

PAGES
MANQUANTES

Rapport de M. le Vice-Recteur de l'Université Laval
SUR
La fondation d'une chaire de "Méthodes Comparées
d'Education et d'Instruction" (1).

Messeigneurs (2),
Monsieur le premier-ministre (3),
Mesdames et messieurs,

L'opinion publique, depuis quelques années, se préoccupe davantage de l'enseignement secondaire, c'est-à-dire, au sens large du mot, de l'enseignement qui est donné à une élite de la jeunesse, dans nos collèges classiques et dans nos principales écoles commerciales ou scientifiques.

Il faudrait y introduire, dit-on couramment, et surtout dans le programme des collèges classiques, certains éléments nouveaux réclamés par les besoins d'un monde où tout se renouvelle.

Avec ces innovations, plusieurs voudraient pour les maîtres un surcroît d'études vraiment professionnelles, et pour certains locaux scolaires ou leur aménagement, des améliorations qui coûteraient très cher.

Devons-nous fermer l'oreille à ces suggestions? Nous avons pensé que les intérêts de l'oeuvre à laquelle nous sommes voués, ne le permettraient pas. Est-il disposition plus louable que d'écouter loyalement les amis sincères de l'éducation, et de chercher ensuite à réaliser ce qu'il peut y avoir de légitime dans leurs désirs ou leurs conseils? Nos devanciers n'ont pas hésité devant les perfectionnements possibles. Pas plus qu'eux, ces modèles vénérés, nous n'entendons faiblir à la tâche.

Vous conviendrez cependant, messieurs, qu'il se rencontre parfois des impossibilités matérielles. Ne serait-il pas déraisonnable, par exemple, de demander à telle de nos maisons, modeste

(1) Ce rapport a été lu par M. le chanoine Dauth, vice-recteur, à l'inauguration des cours de l'Université Laval, Montréal, pour l'année académique 1909-1910, le 8 septembre 1909.

(2) Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, et son auxiliaire, Mgr Racicot.

(3) Sir Lomer Gouin, premier-ministre du gouvernement de Québec.

encore, mais pauvre en ressources financières, de se métamorphoser soudain en palais scolaire?

A ce propos laissons un peu parler les dernières statistiques imprimées par ordre de la Législature. Elles vont vous apprendre que l'entretien de nos dix-neuf collèges classiques coûte chaque année plus d'un demi-million, soit \$633,315, en 1907-1908; et cela sans tenir aucun compte de l'intérêt des capitaux investis dans les immeubles et le mobilier, lesquels représentent, toujours d'après les chiffres officiels, une valeur totale de \$4,225,500. Ces mêmes statistiques vous diront aussi que pour aider les collèges à solder ces dépenses annuelles, si lourdes, le trésor public leur alloue non pas cent mille ni cinquante mille piastres, mais seulement \$14,785.40; soit: \$8,687.39 aux douze collèges de la Province ecclésiastique de Montréal, et \$6,098.01 aux sept qui sont situés dans la Province ecclésiastique de Québec. De sorte que, même en laissant de côté le Collège de Montréal et le Petit-Séminaire de Québec — ces deux maisons n'émergent pas aux fonds publics — nos dix-sept autres collèges ne reçoivent en moyenne qu'une allocation annuelle de \$869.73; les plus favorisés ne touchant en réalité que \$1,250.93, tandis que l'octroi accordé à d'autres ne s'élève qu'à \$488.50 ou même à \$471.79.

C'est donc au clergé, exclusivement ou à peu près, qu'on a abandonné jusqu'ici le fardeau de l'instruction secondaire. De tout temps, il s'en est fait le zélé pourvoyeur. Sans presque aucune aide, seulement à force d'abnégation, de désintéressement et d'inlassables sacrifices, n'avons-nous pas déjà réussi à doter notre Province de bâtiments scolaires qu'un bon nombre de villes européennes nous envieraient, si elles les connaissaient? Nous faisons mieux encore: nous y donnons l'instruction presque gratuitement, puisque les parents nous versent à peine le prix de la nourriture et du logement de leurs fils. Et à Dieu ne plaise que nous nous en plaignions, la tâche est trop honorable pour paraître onéreuse! Mais, avec le morcellement des paroisses et les transformations industrielles de l'agriculture, les ressources du clergé séculier ne font que diminuer.

Dans ces conditions, messieurs, si quelques perfectionnements

d'ordre matériel ne semblaient pas s'opérer assez vite, à quoi bon les récriminations ou de stériles lamentations! Imitons plutôt la générosité et l'admirable sens pratique de nos compatriotes d'origine anglaise. Qui veut sincèrement la fin doit vouloir les moyens. Avec vos fières ambitions, apportez-nous une coopération effective, apportez-nous quelques parcelles de vos fortunes. Et nous aurons bientôt trouvé la fameuse baguette capable de faire, partout, surgir du sol, au milieu de vastes et frais espaces où s'ébatteront tout heureux des enfants plus florissants de santé, ce collège idéal... de dimensions imposantes, surabondamment alimenté d'air pur et inondé de lumière, pourvu de larges baignoires et d'appareils gymnastiques perfectionnés... riche enfin, à profusion, de toutes les améliorations imaginables!

En attendant, messieurs, vous pouvez compter sur notre bon vouloir pour tout ce qui est immédiatement réalisable.

Et comme preuve de cette bonne volonté, nous désirons porter dès ce soir à la connaissance du public une importante détermination.

Désormais, se tiendront chaque année, sous les auspices de l'Université, des séances d'études professionnelles ouvertes aux professeurs et aux directeurs de l'enseignement secondaire.

C'est une chaire qui se fonde. Avec la pleine approbation du Conseil de la Faculté des Arts, elle s'ajoute aux trois autres chaires déjà en fonctionnement dans cette Faculté. Et afin de se différencier, comme il convenait, des cours ordinaires de pédagogie, et de s'assigner dès le début un caractère parfaitement défini, elle prend le nom de "Méthodes Comparées d'Education et d'Instruction". Le rôle des conférenciers qui nous apporteront le fruit de leur savoir et de leur expérience personnelle, comme celui des auditeurs qui délibéreront ensuite sur la valeur des solutions proposées ou des conclusions émises, se trouvent ainsi nettement marqués.

La marche à suivre ici ne pouvait pas être celle de l'enseignement dogmatique; mais plutôt celle qui prédomine dans les congrès, qui procède de la libre discussion et du sincère échange des vues particulières.

* * *

Parmi les questions à traiter dans ces conférences, celles qui ont une portée plus générale se présenteront les premières. Par exemple, à cause de certaines confusions ambiantes, nous tâcherons de bien poser, une fois de plus, la question des études classiques.

Le but de ces études, comme parle Montaigne, n'est pas : "de meubler l'intelligence, mais de la former"; ou comme Plutarque le disait bien avant le célèbre écrivain français : "ce n'est pas de la remplir comme un vase, mais de la faire rayonner comme un foyer". Aussi bien la mission principale des collèges classiques consistera toujours à former la parole et la pensée, à enseigner l'art de raisonner juste, de bien parler et de bien écrire. Et pour atteindre ce but—vous vous rappelez avec quelle maîtrise la démonstration en a été faite par M. l'abbé Fournet, du Collège de Montréal, dans une éloquente réplique à la conférence de M. Croizet donnée ici même — on n'a pas encore découvert de meilleur procédé que d'initier l'intelligence de l'adolescent aux idées les plus hautes et les plus belles des plus grands écrivains de tous les temps. Voilà pourquoi en traitant de ces études, nos efforts devront se déployer de préférence sur les moyens de culture littéraire.

N'allez pas, messieurs, vous hâter de conclure que nous refuserons de nous occuper sérieusement des moyens de culture scientifique.

Non ! pour le lettré, ou l'intellectuel comme on s'exprime maintenant, cette dernière culture est devenue de nos jours une nécessité. A l'égard des sciences exactes et des connaissances positives, nous n'entretiendrons donc aucune velléité d'ostracisme. Ce sera même l'un des grands avantages du travail en commun des professeurs de nos maisons diverses d'enseignement secondaire, collèges purement classiques, collèges mixtes, écoles commerciales, écoles scientifiques, que d'assurer ainsi une attention pleinement suffisante à toutes les branches du

savoir humain. Ces maîtres se prêteront un cordial concours et une collaboration réciproque. Et de la variété des fins poursuivies, comme des méthodes mises en opération, jailliront pour tous des clartés nouvelles et une action concertée qui n'en sera que plus féconde.

Cependant, qu'on ne se méprenne pas non plus sur le sens et la portée de ces dernières observations. Elles ne visent à aucun amoindrissement ni à aucune déformation des études classiques. Ce pourrait être là le funeste dessein de gens qui font de la pédagogie en chambre. Ce ne saurait être celui des hommes du métier, surtout après les résultats, si déplorés à l'heure actuelle, de la fameuse réforme opérée en France il y a quelque sept ans.

“Vérités méthaphysiques, vérités morales, vérités historiques, esthétiques ou critiques, si je puis ainsi dire, avait déjà observé M. Brunetière, il y a des vérités que les *méthodes scientifiques* ne peuvent pas atteindre; et... je le répète, pourquoi faut-il que ce soient justement les vérités qui nous intéressent ou qui nous importent le plus?” Et il ajoutait: “L'éducation purement scientifique néglige — quand elle ne se donne pas des airs de le dédaigner — tout ce qui échappe nécessairement à ses prises. Elle le relègue au pays des chimères ou du rêve. Et pour perfectionner l'esprit humain, elle commence par le *mutiler*”.

Il faut éviter en conséquence d'accorder à ce genre d'éducation un rôle par trop envahisseur... qui n'aboutirait, en somme, qu'à une déplorable mutilation de l'esprit.

“Que de nouvelles disciplines s'ajoutent aux anciennes, c'est bien, dirons-nous avec M. Léon Dunoyers, avocat à la Cour d'Appel de Paris, c'est la loi même du développement des connaissances humaines; mais que les nouvelles expulsent et remplacent les anciennes, non, c'est ce qu'il ne faut pas, et nous allons en donner la raison.

“Elle est triple:

“Les vieilles humanités donnent à l'homme une culture plus raffinée, plus rare, plus noble, plus morale que l'enseignement scientifique moderne;

“Les vieilles humanités ont une vertu éducative supérieure;
 “Les vieilles humanités sont, plus que les sciences, conseil-
 lères d'énergie et d'activité combative.”

De même, si quelqu'un nous proposait de faire de nos collègues classiques des écoles professionnelles ou des écoles spéciales destinées à former des comptables, des négociants, des industriels, nous devons, sans doute encore, répondre résolument que là n'est point le but de ces collèges, pas plus d'ailleurs que ce n'est leur mission de former des médecins, des notaires ou des avocats.

Les promoteurs de l'enseignement secondaire moderne eux-mêmes se défendent d'avoir voulu autre chose qu'une culture générale et désintéressée de l'intelligence. A plus forte raison, convient-il de conserver aux humanités ce caractère désintéressé, en-dehors duquel il n'y a plus de différence entre l'éducation et l'apprentissage. Sans compter que c'est le seul moyen pour l'enseignement classique d'être *pratique* à sa façon, c'est-à-dire: “de préparer simplement des esprits cultivés, des intelligences aptes à planer dans les hautes sphères, capables de comprendre et d'aimer le vrai, le beau, l'idéal, et même de cultiver plus fructueusement que d'autres les branches du savoir qu'elles ont paru négliger d'abord”.

Les professeurs de nos Facultés et de nos Ecoles affiliées, et avec ceux-ci les témoins attentifs de nos débats parlementaires, aussi bien que les chefs d'institutions de tous genres, vous le diront: sauf des cas exceptionnels qui n'infirmen en rien la thèse générale, partout, semble-t-il, et en toutes circonstances, les hommes sortis des collèges classiques finissent par garder leurs avantages. Le milliardaire Carnegie fait en quelque sorte la même observation dans son livre *L'Empire des Affaires*, quand il dit: “Le diplômé d'université possède des idées plus larges que celui qui a été privé de l'éducation universitaire; par là même qu'il a habité la région de la théorie, il dépassera celui qui, une couple d'années avant lui, aura été mis à l'école de la pratique”.

Eh bien! messieurs, si ce n'est pas là un magnifique résultat *pratique* dérivant d'une culture *pratique* au fond, les mots n'ont

plus de sens intelligible. Nous sommes au pied de la tour de Babel.

“Non pas, encore une fois, ainsi que l'écrivait, il y a déjà quelques années, M. l'abbé Camille Roy, du Séminaire de Québec, que nous voulions insinuer que la jeunesse canadienne-française doit s'abstenir des sciences industrielles et commerciales, ou les abandonner à nos compatriotes anglais! nous reconnaissons volontiers qu'on ne l'a pas jusqu'ici assez dirigée du côté de ces études.... La richesse nationale, celle-là qui sonne et qui brille, nous est aussi nécessaire que l'autre; même elle doit être comme le fondement solide sur lequel nous pourrions ici édifier sûrement la supériorité artistique de l'âme française. Outillons-nous donc puisqu'il le faut; fondons des écoles de hautes études pratiques; que nos gouvernements suppléent à l'initiative privée qui manque de ressources; développons même en ce sens utilitaire l'enseignement de nos universités. Mais ne demandons pas... à nos collèges classiques... de se transformer en usines où l'on prépare les apprentis de tous les métiers. Pour avoir voulu faire des jeunes gens propres à tout, nous n'en ferions pas dont l'esprit soit suffisamment initié au culte de l'art, à la pratique et au maniement des idées.”

Et puis, n'oublions pas que la plupart de nos dix-neuf collèges ont double cours, un cours commercial et un cours classique. Cette affirmation peut vous surprendre, mais elle est exacte: dans quatorze d'entre eux se donne un enseignement commercial qui ne le cède guère généralement à celui des meilleures écoles anglaises du Canada. A elle seule la région de Montréal compte neuf de ces collèges mixtes, parmi lesquels se distinguent, en suivant l'ordre alphabétique: le Collège Bourget, le Collège Joliette, le Collège Loyola, les collèges de Saint-Laurent, de Sainte-Marie-de-Monnoir, de Sainte-Thérèse, de Sherbrooke et de Valleyfield. L'année 1907-1908, sur les 6,274 élèves qui fréquentaient nos collèges, il n'y en avait que 3,967 d'inscrits dans le cours classique. Les 2,307 autres suivaient le cours commercial; et parmi ces derniers, 1,237 appartenaient aux collèges montréalais. Par le fait, les deux collèges de langue française de notre ville, et les petits-séminaires de Québec,

de Nicolet et de Saint-Hyacinthe sont les seuls à donner exclusivement un cours classique; et ces maisons sont toutes situées dans des localités pourvues de très bonnes écoles commerciales.

Il n'est peut-être pas inutile, en effet, de rappeler que depuis quinze à vingt ans plusieurs institutions d'enseignement secondaire commercial ont été fondées, qui jouissent d'ores et déjà, et à bon droit, d'une enviable réputation. Qu'il suffise, sans sortir de notre province ecclésiastique, de mentionner, au nombre des plus connues de ces maisons: le Mont-Saint-Louis, l'Académie de l'Archevêché et l'Académie du Plateau, à Montréal; le Collège Saint-Paul, à Varennes; le Collège du Sacré-Coeur, à Saint-Hyacinthe; le Mont-Saint-Bernard, à Sorel; les collèges d'Iberville, de Terrebonne et de Berthier.

Nul besoin, conséquemment, et c'est sur quoi nos conférences fourniront l'occasion d'insister, de bouleverser notre enseignement classique et d'en détruire l'organisation traditionnelle, pour procurer à la jeunesse canadienne qui le désire une formation plus immédiatement utilitaire. Que les élèves et les parents choisissent librement entre les deux genres d'instruction. Et si les maisons du type exclusivement commercial ou scientifique ne suffisent pas, que le nombre en soit augmenté. Solution toute simple, et cent fois plus rationnelle que de compromettre les études classiques, en y introduisant des méthodes déprimantes et des réformes hasardeuses.

N'est-ce pas M. René Bazin qui, le printemps dernier, disait à des collégiens de son pays: "Vous êtes des scientifiques, paraît-il, et nous étions des littéraires. Cela veut dire que nous ignorions certaines choses et que vous en ignorez certaines autres. Les collégiens ont changé d'ignorances. Reste à savoir quelles étaient les moins fâcheuses; et je tiens que mieux vaut se charger de moins de faits et s'exercer à plus d'idées, former son jugement, être de plein air avant de classer des fiches, étudier les plus beaux esprits de l'antiquité, connaître jusqu'en ses origines la langue qu'on doit parler, ce qui est le plus naturel des savoirs et la première condition de la civilisation".

* * *

Il est, entre plusieurs, une autre question d'intérêt général que nous tiendrons à approfondir soigneusement, et dont nous voudrions, mesdames et messieurs, dire un mot tout de suite, si vous le permettez.

Quelle que soit la nature spéciale de la formation que l'on se propose de donner à l'adolescence et à la jeunesse, une étude l'emporte sur toutes les autres : l'étude de la religion.

Imitant ces architectes qui ont, le plus souvent, dans nos maisons d'éducation, placé la chapelle au milieu des classes, nous placerons de même la religion au centre de toutes nos préoccupations professionnelles.

Indispensables pour former le cœur, la religion ne l'est pas moins pour élever et agrandir l'esprit. Par conséquent, alors même que nous méconnaîtrions notre mission de prêtre et les immortelles destinées de l'homme, pour n'être plus que des éducateurs soucieux de faire des citoyens instruits et distingués, nous devrions encore accorder à tout perfectionnement désirable des études religieuses, une large place dans le programme de nos conférences.

Un académicien français, M. Legouvé, a écrit : "Pas d'éducation possible sans idées religieuses. Pour moi, je ne crains pas de le dire, si j'étais absolument forcé de choisir, pour un enfant, entre savoir prier et savoir lire, je dirais : *Qu'il sache prier!* car prier c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de Celui d'où émanent toute lumière, toute justice et toute bonté". Un autre littérateur, Sainte-Beuve, sceptique mais habile à discerner ce qui élève et ce qui abaisse l'intelligence, eut un jour à étudier le génie de Pascal. Saisi d'une égale admiration pour le penseur et pour l'écrivain, nous racontait un prêtre du diocèse d'Orléans, il décomposa tous les éléments de son génie, et, tout incrédule qu'il était, il arriva à cette conclusion que Pascal devait l'étonnante supériorité de ses pensées et de son style à la connaissance de Jésus-Christ. Et il termina son étude par ces paroles : "Depuis que le Christ est venu dans le monde, un idéal nouveau s'est posé devant les hommes. . . Ceux qui ont méconnu

Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit ou dans le coeur, il leur a manqué quelque chose".

Messieurs, nous retiendrons ces aveux.

Nous voulons qu'il ne manque rien à nos élèves, à vos fils, ni dans leur esprit, ni dans leur coeur. Et parce que la religion du Christ leur sera plus profitable en définitive que tout le reste, nous nous efforcerons de la leur faire toujours mieux connaître et mieux aimer.

Nous estimons, en outre, qu'avec le culte de la langue maternelle, il n'existe pas de moyen plus efficace pour travailler au prestige de notre nationalité, à l'honneur de cette race canadienne-française que la Providence, selon la saisissante expression de l'un des nôtres, a fixée au centre de la Confédération pour qu'elle en soit à jamais le coeur vivant et palpitant.

Sur ce point particulier de la culture religieuse, nous en viendrons vraisemblablement à la conclusion que notre oeuvre devrait même, si c'est possible, gagner en intensité et en largeur. Ah! elle n'a pas été vaine jusqu'ici, il s'en faut de beaucoup. A preuve que dans notre Province, plus qu'en aucun autre pays, le sentiment religieux a gardé sa vivacité.

Néanmoins, plusieurs vont le répétant: les convictions chrétiennes des jeunes gens ne semblent pas toujours assez solides, assez éclairées, et capables de réagir contre les objections et les tentations. A première vue, l'on serait porté à trouver ces impressions exagérées et comme empreintes de pessimisme. Mais à la réflexion, peut-on contester qu'elles ne s'appuient sur certains faits et sur certaines attitudes? Et du reste, n'est-il pas trop visible qu'une conjuration universelle s'organise, non pas seulement contre le catholicisme, mais aussi contre toute idée religieuse? La grande affaire du monde entier ce sera pour bientôt, pour demain peut-être, la question de l'athéisme triomphant et tyrannisant les consciences, ou de la liberté et de la justice garanties par Dieu.

En toute hypothèse, pour parer aux défaillances possibles d'un avenir qui ne laisse pas d'être inquiétant, nous serons amenés à parfaire l'équipement apologétique de nos élèves, et

dans une mesure telle que leur foi personnelle y trouve un aliment en même temps que des armes défensives et offensives à opposer aux assauts de l'erreur.

Nous avons foi, mesieurs, dans le développement de la science et dans les arguments nouveaux qu'elle peut fournir même pour la défense des vérités révélées. Mais nous prétendons que cette marche en avant n'impose en aucune manière la condamnation du passé traditionnel de l'Eglise. A croire certains contradicteurs, le catholicisme gagnerait à se laisser compénétrer par les idées modernes. Il devrait modifier ses dogmes ou les présenter sous une forme nouvelle plus appropriée aux aspirations courantes, ne pas craindre surtout d'étendre la réforme à son histoire, au texte et aux commentaires des Ecritures. Si vous pénétrez bien la pensée de ces réformateurs, vous voyez que le malade le plus en danger n'est pas pour eux l'homme moderne, mais l'Eglise elle-même qui leur paraît souffrir du mal de vieillesse. Son mode d'enseignement et d'action qui pouvait atteindre les générations d'autrefois, ne répondrait plus aux exigences du présent.

Telle ne sera pas notre tactique.

Dieu nous garde de poser une main irrespectueuse et sacrilège sur l'arche sainte des traditions vraiment catholiques. Ces déviations doctrinales en théologie, en exégèse, en histoire, infiltrations corrosives qui minent et détruisent les fondements même de notre foi, et que le Souverain-Pontife a si magistralement réprouvées, nous inspireront toujours une horreur instinctive.

Rien non plus ne sera sacrifié de l'instruction positive. Il s'agira toujours d'enseigner aux élèves ce qu'il leur faut croire et pratiquer. Ce fondement est de nécessité absolue.

Mais nous chercherons, tout à la fois, comment leur fournir sans trop de surcharge une critique plus complète et plus serrée des fausses théories contemporaines, afin que, plus tard, quand ils entendront leur foi attaquée, ces jeunes gens, devenus des hommes, éprouvent la sensation du *déjà vu*, du *déjà entendu*, et ne courent pas le risque de se sentir désemparés, au premier

choc, devant l'audace avec laquelle nos ennemis falsifient les faits et dénaturent les idées. "Le christianisme, disait le cardinal Mathieu, dans son discours de réception à l'Académie française, a toujours besoin d'être défendu, parce qu'il soulève dans l'âme humaine, une hostilité irréductible qui... tient aux exigences fondamentales de sa nature et à la maîtrise qu'il revendique sur la personne morale de ses disciples. Sa doctrine, en effet, est une révélation qui impose l'humilité avec l'acceptation du mystère et la mortification avec la pratique des préceptes... Il faut donc que le catéchiste se défende, qu'il réfute et qu'il édifie à perpétuité. Malheur à lui si quelque crise grave le trouve inférieur à sa tâche! Il peut se faire que tout un peuple lui échappe à la fois, comme cela est arrivé dans l'Allemagne du Nord et dans la Grande-Bretagne au XVI^e siècle...". "Dès lors, continuait le savant prélat, le rôle de l'apologiste est tout tracé". Et il indiquait, par là même, aux éducateurs, la règle qu'ils doivent suivre: "Démontrer que la foi et la raison ne se contredisent point...; rechercher dans une âme tout ce qui reste du sens divin, pour rallumer le feu qui couve sous la cendre; ne laisser jamais tourner contre soi, ni une idée juste ni une passion généreuse; ménager le sentiment national; étudier son temps avec un esprit ouvert, un coeur compatissant, une sévérité impitoyable contre le sophisme et une miséricorde infinie pour les personnes; tirer de l'Évangile tous les bienfaits qu'il contient pour la société comme pour l'individu; enrôler au service de Jésus-Christ la liberté, l'art, le progrès sous toutes ses formes; et sauver le monde par l'union intime de la science et de la charité".

Pour remplir, dans des limites suffisantes, cet admirable programme, ne conviendrait-il pas de songer à donner non seulement dans nos collèges, mais aussi dans toutes nos grandes écoles, des cours spéciaux où seront au moins abordées ces questions du jour qui passionnent l'opinion: problèmes nouveaux de philosophie, d'histoire, d'exégèse, de sciences expérimentales; problèmes sociaux, que les merveilleux progrès de l'industrie, le changement des rapports entre individus et individus, d'autres aspirations et d'autres besoins ont suscités?

Nous avons aussi des institutions à nous, des souvenirs, des

coutumes, des espérances, mille choses augustes, héritage sacré de nos ancêtres. N'appartient-il pas aux éducateurs d'inspirer à la jeunesse le respect et l'amour impérissable de ces choses?

Autant de sujets intéressants qui seront débattus dans nos réunions, et dont l'étude impartiale nous aidera à préparer pour la société, dans la mesure du possible, des chrétiens au robuste vouloir, au caractère ferme et invincible.

Dans la mesure du possible, disons-nous. En effet, attendre que nous puissions conférer l'immunité contre toutes les faiblesses de l'intelligence et du coeur auxquelles sont exposés les jeunes gens au sortir du collège, c'est inconséquence et déraison pure. "Vous demandez à l'éducation chrétienne, disait Mgr Dupanloup, des miracles absurdes." Il n'a été donné à personne de chasser de la terre les malheureuses conséquences du péché originel. Et puis, à quelle tâche ingrate se voient condamner les éducateurs auxquels sont confiées trop souvent des âmes atrophiées prématurément? Vous donc, pères et mères, si vous désirez véritablement que notre action s'exerce avec vigueur et succès, veillez sur l'âme de vos enfants. Avant le collège, après le collège, pendant les congés et les vacances, sans relâche aucune, protégez vos fils contre les périls d'un monde de plus en plus enfiévré par la soif des jouissances et affadi par le rationalisme. Soyez pour eux des éveilleurs d'énergie. Au lieu de les laisser vivre dans la nonchalance et la mollesse, mettez-les bien en face des austères réalités de la vie afin de leur montrer la nécessité d'acquérir des habitudes vertueuses. Privée de cette collaboration si importante, notre intervention, mesdames et messieurs, se verrait frappée presque fatalement d'une douloureuse impuissance.

* * *

Les méthodes spéciales d'enseignement viendront ensuite. Et elles prendront une partie notable du temps consacré à nos conférences.

Ces méthodes seront mises en observation, analysées et discutées. A tour de rôle, nous repasserons ainsi les méthodes les

plus accréditées de français, d'anglais, de latin et de grec; de géographie et d'histoire; de philosophie, de mathématiques, de physique, de chimie et de sciences naturelles; bref, toutes les spécialités enseignées aux élèves apparaîtront successivement dans le champ de nos investigations.

Aux différents modes d'enseignement, aux méthodes générales et aux procédés généraux, une part aussi sera ménagée. Une part nécessairement assez large s'entend: étant donné que les méthodes particulières ne peuvent être après tout que l'application de principes fondamentaux induits de l'expérience évidemment, mais conformes néanmoins à la nature de l'âme humaine et à son mode d'action combiné avec les divers objets de son activité; application contingente et variée, graduelle et progressive, si l'on veut, mais toujours systématique et raisonnée. Car il en est de l'enseignement comme des autres arts qui reposent sur des principes essentiels, et qui supposent la connaissance de la théorie chez ceux qui désirent les cultiver avec perfection. Il en est de l'enseignement comme des autres sciences qui possèdent des lois immuables, et qui doivent par suite offrir à la raison une série de déductions pratiques absolument rigoureuses.

Avons-nous besoin de prouver la nécessité de ces vues générales dérivées des lois de la psychologie, et si propres à fixer les horizons tout en les élargissant? Elles seules, qui ne le voit? permettent au jeune professeur de se créer des règles et de se faire des convictions solides, qui empêcheront son esprit ou de tourner sur place pendant un temps considérable avant de s'orienter, ou de vaciller à tous les souffles de l'opinion, ou de s'enliser dans des habitudes purement empiriques et routinières.

La classe, messieurs, ressemble singulièrement à une équipe de travailleurs qui seraient tous plus ou moins inexpérimentés. Pour que le labeur de ces ouvriers fût effectif, il leur faudrait un guide, un zéléteur, un modérateur. Ainsi doit-il en être du maître au milieu de ses élèves. Mission délicate et complexe, à l'accomplissement de laquelle est nécessaire un entraînement parfait.

Ces intelligences d'adolescents, il s'agit sans doute de leur inculquer des connaissances déterminées : les langues, la géographie, l'histoire, la philosophie, les mathématiques et les sciences positives. Et c'est surtout là l'objet propre des méthodes spéciales d'enseignement.

Mais vis-à-vis de ces jeunes intelligences, le rôle du professeur s'élève plus haut et va beaucoup plus loin. Il importe de les éveiller sans cesse davantage aux choses de l'esprit, de les diriger dans leurs investigations, de leur faire acquérir des habitudes d'ordre et de probité, de les pourvoir d'une initiative scientifique au travail personnel, de les former en un mot, et de les marquer chacune d'un cachet qui corresponde à leur originalité individuelle. Et voici où devient plus impérieuse cette science approfondie des lois générales de la psychologie appliquée à l'enseignement. Si l'on ne possède à fond ces règles et si l'on ne recherche patiemment à quelles spécialités du programme chacune d'elles s'adapte le mieux, comment mettre en pleine valeur même les plus belles ressources naturelles ?

Car enfin n'est pas maître qui veut, au sens élevé d'éducateur que ce beau nom comporte. Il serait vraiment singulier, nous écrivait en substance un jeune professeur, que pour toutes les sciences et pour tous les arts, il faille de longues séries d'ébauches, de difficiles épreuves, de patientes tentatives, d'interminables essais, de multiples retouches avant d'arriver, ne disons pas à la perfection, mais à la pratique honnête et honorable de son métier ; et que, pour l'oeuvre des oeuvres, la science des sciences, l'art des arts, qui est la création, non pas d'une machine, non pas d'un tableau, non pas d'une statue, toutes choses mécaniques, inertes et mortes, mais la formation de ce qu'il y a de plus complexe au monde, de plus mobile, de plus insaisissable : l'esprit de l'homme, la culture de ce qu'il y a de plus rebelle : sa volonté, la direction de ce qu'il y a de plus capricieux : son coeur, — on puisse s'improviser à la hâte docteur et guide.

En effet, il y aurait quelque présomption à vouloir porter dans ses bras, pour les élever, ces divins fardeaux d'âmes que sont les enfants, quand on n'a pas mis en soi, par des études

sérieuses et compétentes, les forces suffisantes à cette tâche sublime?

Que cette préparation primordiale s'acquière pratiquement dans nos collègues par les traditions transmises de professeurs à professeurs, qu'elle se perfectionne dans des méditations solitaires et dans de fréquents tête-à-tête avec les meilleurs traités de pédagogie, vous n'en doutez certes pas. Nous avons cru cependant que pour les formes générales de l'enseignement, tout autant que pour les méthodes spéciales, mieux vaudrait, de temps à autre au moins, des études collectives avec accompagnement de discussions sur les théories rivales et sur leurs démonstrations pratiques.

S'il en est parmi vous qui furent professeurs autrefois, ils ne feront pas difficulté de l'admettre. C'eut été pour eux comme ce sera pour nous tous professeurs actuels, une bonne fortune d'entendre des maîtres plus âgés dissenter sur les modes d'enseignement, exposer lequel de ces modes, individuel ou simultané, est préférable au degré secondaire de l'instruction, ou bien rechercher si ce n'est pas plutôt une sage combinaison de ces deux modes et leur emploi alternatif. Un maître consciencieux ne perd jamais de vue les élèves de force moyenne, cela va de soi; mais est-ce une raison de ne pas s'employer à aiguillonner les plus faibles et à pousser de l'avant les plus capables?

Vous imaginez facilement que le profit ne serait pas moindre à entendre ces hommes rompus au métier préciser en quoi consistent les méthodes générales d'enseignement; les ramener à des groupes principaux: méthodes expositives et déductives, méthodes inventives et inductives; et démontrer quels en sont intrinsèquement, ou selon les matières enseignées et les facultés à développer, les mérites et les avantages respectifs.

Dans le même ordre d'idées, combien de considérations lumineuses au point de vue pédagogique se pourraient faire: sur cet auxiliaire indispensable qu'est le procédé intuitif ou l'enseignement visuel pour inculquer à l'enfant une notion abstraite; sur la mise en oeuvre des moyens d'observation, d'invention et de contrôle, à l'aide de ce livre commun à toute la classe

qui s'appelle le tableau noir ; sur le rôle corrélatif du manuel et de la leçon orale dans tout enseignement bien organisé ; sur les lois nombreuses et si importantes qui doivent présider aux diverses espèces d'interrogations ; sur le concours précieux que les devoirs écrits sont appelés à prêter aux leçons du maître ; sur le choix judicieux de ces devoirs et sur leurs différents modes de correction ; sur ces autres procédés, enfin, que tout maître est tenu d'employer, récapitulations, révisions et compositions, procédés qui ont entre eux plus d'un point d'attache et de ressemblance, et qui diffèrent pourtant l'un de l'autre pour quiconque sait en saisir intimement la nature.

En saine pédagogie, pour insister sur un point, les exercices de mémoire se classent au rang des meilleurs procédés de culture générale. Les considérer uniquement comme des moyens d'érudition, ce n'est pas leur rendre justice, disait récemment à des institutrices un pédagogue des plus avertis. Ces exercices, continuait-il, sont des moyens puissants de formation intellectuelle et de formation extérieure. Ils font prendre aux élèves l'habitude d'une parole intelligente et intelligible, et les perfectionnent dans l'art exquis de la bonne prononciation et de la bonne tenue. Et cependant, de quels méfaits n'est-ce pas la mode d'accuser les exercices de mémoire ? Vous connaissez la fameuse épitaphe : *homme d'une heureuse mémoire et qui attend le jugement*. On répète à la légère cette boutade et l'on s'en inspire, comme si le développement de la mémoire était exclusif de celui du jugement. Des professeurs d'expérience devront donc se donner la peine de dissiper cette erreur, de crainte qu'elle ne s'insinue dans l'esprit de leurs jeunes collègues. Car la vérité vraie, c'est que la culture intelligente de la mémoire loin de paralyser le développement des autres facultés, le favorise au contraire en fournissant à l'âme humaine, pour ses diverses opérations, une plus grande et plus riche abondance de matériaux. L'esprit humain ne serait rien sans la mémoire ; il mourrait d'inanition, ou plutôt il ne commencerait même pas de vivre. Elle est un des organes essentiels de la vie intellectuelle ; elle est aussi nécessaire à l'entendement que le sang l'est au cœur, les nerfs au cerveau. Sans la mémoire, nulle suite dans les pensées, nulle comparaison, nulle expérience, nulle science,

la vie commencerait et finirait à chaque instant. Une faculté aussi nécessaire se défend d'elle-même contre de ridicules exclusions; et si parmi les usages qu'on en fait et les exercices qui la cultivent, il s'en trouve de mauvais, ce n'est pas une raison pour les condamner tous.

* * *

D'autres préoccupations encore s'introduiront dans nos conférences. On y causera des systèmes divers d'instruction secondaire, des différents programmes d'études et des horaires qu'ils comportent. Ces parallèles entre les collèges purement classiques et les collèges mixtes, ces comparaisons entre maisons du même genre mais où des variantes s'accusent plus ou moins accentuées, nous fourniront des opportunités nombreuses de dégager plus nettement une foule de conclusions pratiques, et de démontrer en même temps jusqu'à quel point l'on a tort de nous imputer le crime de couler toute la jeunesse dans un moule uniforme. Non, quoiqu'on en pense, nos maisons d'enseignement secondaire n'ont pas toutes été conçues et ne sont pas toutes conduites d'après un même type. Dans le plan d'études, dans les méthodes adoptées, dans le régime général, dans le partage des fonctions, dans l'organisation des classes, dans la distribution des élèves, pour ne citer que quelques exemples, se révèlent des variantes et même des différences assez profondes. Le personnel enseignant n'est pas non plus partout recruté de la même manière. Chez les élèves pourraient en outre se relever des traits particuliers, quelquefois bien caractéristiques. Et grâce à une ingénieuse souplesse qui ne ressemble en rien à cette inflexible uniformité qu'on leur reproche si inconsidérément, nos collèges, on peut le dire, s'adaptent tout naturellement aux exigences contingentes des milieux, et ne se tiennent pas si mal en harmonie avec les besoins spéciaux de ceux qui les fréquentent.

Nous serons conduits à deviser aussi de l'importance relative qu'il convient d'accorder, dans un pays comme le nôtre, aux diverses spécialités de l'enseignement, à l'étude de l'histoire et

de la géographie des différents pays, aux sciences mathématiques et physiques, aux langues mortes, aux langues vivantes, et parmi celles-ci à l'anglais. Nous pourrions examiner en particulier si le but que l'on doit se proposer dans l'étude de cette dernière langue, n'est pas "de rendre les élèves capables de comprendre et de traduire à la lecture courante l'anglais communément employé aujourd'hui et de parler couramment cette langue, plutôt que de les attarder à lire et à analyser des textes que les fils d'Albion n'entendent pas tous facilement tant s'en faut". Sur la méthode même à suivre dans l'enseignement de cette spécialité, combien d'utiles observations pourraient être échangées entre les professeurs? Beaucoup de personnes s'imaginent, n'est-ce pas, que pour apprendre l'anglais, il suffit d'habituer son oreille à entendre cette langue, sa voix à imiter l'accent britannique, son esprit à saisir d'instinct quelques tours de phrases qu'on reproduira plus tard sans être obligé de les raisonner? Cela constitue certainement une excellente préparation à l'étude d'une langue vivante, mais ce n'est pas l'étude de la langue elle-même. L'enseignement du vocabulaire et de la grammaire doit s'ajouter ici à la méthode dite maternelle et la parfaire. Il faut, en un mot, ramener l'étude des langues étrangères aux méthodes par lesquelles nous apprenons notre langue maternelle quand nous l'apprenons bien. Et, enfin, comme on ne sait une langue qu'à la condition de comprendre tout ce qui vit en elle et tout ce qui l'inspire, pour atteindre ce résultat, plus encore que pour rendre vivant son enseignement, tout professeur avisé doit s'appliquer à découper, comme le conseille la pédagogie moderne, des pages intéressantes dans les littératures en vogue et dans les auteurs contemporains les plus lus. Il se pique même de donner parfois à sa classe une allure d'actualité, en choisissant des extraits typiques dans les revues et les journaux, de telle sorte que ses élèves soient initiés à la vie nationale, aux coutumes particulières, à l'état d'esprit, au parler populaire et au style littéraire des nations dont ils étudient la langue.

Nous devons appuyer, par ailleurs, sur les meilleurs procédés à employer pour maintenir bien en relief, parmi tant de ma-

tières inscrites dans les programmes, notre histoire nationale, ce qu'il y a de plus parfait ou de plus exquis dans notre littérature, ainsi que la géographie physique, économique et politique de notre vaste pays, l'un des plus riches, des plus beaux et des plus heureux du monde. Et ici ce pourrait être simple affaire de combinaisons produisant par surcroît, sans aucun surmenage, une heureuse réserve de patriotisme qui se traduira éloquentement quelque jour dans des oeuvres vraiment originales.

Le temps est arrivé de songer à donner aux élèves, par l'entremise *du livre*, une éducation *bien canadienne*, écrivait l'an passé un des meilleurs pédagogues de la province de Québec. Et il se réjouissait à la pensée que bientôt nos écoles allaient s'enrichir de plusieurs nouveaux livres de classe *canadiens*. Cette oeuvre patriotique est commencée. Elle a fourni de bons résultats. Nous croyons, comme le directeur de l'excellent *Bulletin du Parler Français*: "qu'il faut l'encourager par tous les moyens possibles et surtout par l'adoption immédiate dans nos collèges des livres classiques canadiens, qui se recommanderaient tant au point de vue scientifique qu'au point de vue pédagogique. Avec le concours de ces manuels tout imprégnés de notre atmosphère nationale, l'effort à dépenser ne serait pas grand, ni de la part des professeurs, ni de la part des élèves, pour rendre encore plus intensive chez nous la culture du patriotisme, entendu dans son sens le plus élevé et le plus libéral. Il n'y aura qu'à exploiter les occasions qui s'offriront d'elles-mêmes de contempler avec complaisance les grandeurs et les beautés de notre histoire, les inépuisables richesses, les panoramas grandioses et les délicieux paysages de notre pays. Il n'y aura qu'à laisser les leçons orales et les devoirs de classe se saturer de nos traditions, telles qu'elles ont été constituées par l'apport des influences providentielles qui ont agi successivement sur nous; et qu'à faire vibrer en quelque sorte tous les problèmes de calcul, toutes les démonstrations scientifiques et tous les exercices de rédaction, du souvenir de nos gloires passées, de l'orgueil de nos progrès actuels et de la fierté de nos espérances pour l'avenir."

Une telle nationalisation de l'enseignement ne demanderait

plus qu'à être accompagnée par une connaissance plus parfaite de la langue française, pour déterminer sur les bords du Saint-Laurent cette abondante floraison d'œuvres littéraires totalement à nous fond et forme, dont nous venons de saluer ensemble l'aurore prochaine.

Aussi serons-nous inclinés, messieurs, à renouveler notre ferme résolution de lutter énergiquement contre tous les obstacles, domestiques, sociaux et économiques, qui rendent si difficile dans le milieu où nous vivons l'acquisition de cette maîtrise souveraine que donne à tout homme instruit, orateur ou poète, historien ou philosophe, une science approfondie de sa langue.

Et puis, comme l'expérience de la réforme de l'enseignement secondaire en France, réforme qui date de 1902 seulement, prouve déjà, toute la presse sérieuse de ce pays l'admet et s'en émeut, que les générations privées de l'ancienne formation classique savent de moins en moins le français et l'écrivent de plus en plus mal, nul doute que nous verrons dans ce fait désormais indiscutable un motif nouveau de nous en tenir, dans les collèges classiques, à une manière qu'on n'a pas remplacée d'apprendre le français, et qui n'est autre que l'étude méthodique des écrivains du dix-septième siècle, des auteurs latins et même des auteurs grecs.

* * *

Nous aurons à coeur également de donner une attention sérieuse aux discussions si complexes que l'organisation disciplinaire des collèges soulève de temps à autre.

Ici se présentera la controverse moderne sur la valeur éducative du régime de la liberté dans la formation de l'enfance.

Sans doute, observe un des éducateurs les plus autorisés de la Compagnie de Jésus qui en possède tant, il est permis d'abdiquer un droit, mais il ne l'est jamais d'abdiquer un devoir. Or l'exercice de l'autorité est pour les maîtres, comme pour les parents, un devoir encore plus qu'un droit. C'est l'enfant qui a le droit d'être protégé, même malgré lui, contre son ignorance, sa légèreté et ses mauvais penchants. "Quiconque n'entend pas cela, disait Mgr Dupanloup, n'entend rien au fond de la nature

humaine et au ministère de l'éducation." Privez l'enfant de cette tutelle qui est la surveillance et la crainte d'une sanction immédiate, il s'abandonnera à ses caprices, à ses passions, aux exemples funestes : vous en aurez fait un anémique de caractère et de volonté, hésitant et fuyant quand il lui faudra payer de sa personne.

Cette réserve posée, nous continuerons volontiers à chercher comment faire de tous nos élèves des hommes vraiment capables d'effort, d'endurance et d'initiative. Nous essaierons à nous rendre plus parfaitement compte de l'utilité d'habituer les élèves à la pratique spontanée du devoir — en leur fournissant des occasions multiples d'utiliser librement leur jugement, de calculer la portée de leurs actes et de remplir certaines fonctions sous leur responsabilité personnelle. Au reste, les *dignités* et les *charges*, dont les jeunes gens sont investis dans nos collèges, n'ont-elles pas pour objet principal de leur inoculer pratiquement cette notion exacte de la liberté, et de les préparer — par une succession constante d'actes de commandement et de soumission — aux situations diverses qu'ils pourront plus tard occuper dans la société?

A dire entièrement notre pensée, nous préférerions qu'il fût possible de ne s'adresser pour obtenir des élèves tout ce qu'ils peuvent donner, qu'au sentiment de l'honneur et à la conscience. Mais nous croyons qu'il faut prendre les enfants tels qu'ils sont et ne pas trop craindre, en y mettant le tempéramment voulu, de s'adresser aussi à leur sensibilité : tout d'abord par les moyens de persuasion et de prévention ; ensuite par les moyens d'émulation, qu'on a eu tort de confondre avec nous ne savons au juste quels bas sentiments de jalousie ; et en dernier lieu, et rien qu'au besoin, par les moyens de répression.

Que les âmes trop tendres se rassurent donc. "Nous ne sommes plus au temps, écrit un maître français, où les verges étaient un *instrumentum regni*, où les classes, au dire de Montaigne, étaient jonchées de tronçons d'osier sanglants, où les coups étaient le fond de la méthode pédagogique, où le fouet était l'argument suprême." Ces temps sont bien changés, si tant est qu'ils aient jamais existé au Canada. Cependant, même parmi les punitions en usage de nos jours, si quelques-unes, après exa-

men, paraissaient humiliantes ou dépourvues de profit moral, les maîtres n'hésiteraient pas à s'entendre pour les bannir définitivement. Leur règle est de punir le moins possible et de n'infliger jamais, dans tous les cas, que des punitions justes, mesurées, proportionnelles et intelligentes.

Enfin, et pour abréger, entre l'instruction et l'éducation, une distinction classique a été faite. L'objet propre de la première, assure-t-on, n'est pas l'objet propre de la seconde. Logiquement il n'y a rien à reprendre à cette conception. Mais dans la pratique, éducation et instruction doivent marcher de pair et se confondre. Les catholiques ne commettent pas la faute de l'oublier. Et en cela, pour une grande partie, réside la supériorité non seulement morale mais même intellectuelle de notre enseignement.

Fidèles à cette tradition, nous inscrirons dans nos conférences professionnelles, sans en laisser aucune de côté, toutes les questions qui touchent à la complète et parfaite éducation des jeunes gens : éducation intellectuelle, éducation morale, éducation esthétique, éducation sociale et civique, éducation religieuse, et aussi éducation physique.

On l'a dit avec raison, à cette époque de neurasthénie et de névropathie, il faut, en évitant tout excès regrettable, se souvenir plus que jamais que le composé humain doit se développer dans un juste équilibre, et que si la formation de l'intelligence et du cœur est nécessaire au premier chef, le développement harmonieux du corps n'est pas moins à souhaiter.

L'influence des exercices physiques, au demeurant, ne se fait pas seulement sentir dans le développement des organes et des muscles, elle retentit sur le moral, trempe les caractères, donne l'esprit de sobriété et de tempérance, fait aimer l'obéissance et la discipline, et apprend à supporter la douleur. "Il faut nécessairement, disait ces jours-ci le Souverain-Pontife, louer cette gymnastique, qui, en développant les forces matérielles, contribue admirablement à maintenir et à accroître la force morale par l'exercice de la vertu, qui, ainsi que le dit la parole sainte, tire son origine de la force". Pie X semble même avoir voulu répondre à toutes les critiques sur ce sujet, en présidant effec-

tivement les splendides concours internationaux qui furent organisés au Vatican à l'occasion de son jubilé, et dans lesquels, vous le savez, les élèves de nos collèges et de nos écoles ont remporté brillamment les palmes les plus honorables.

La vigueur du corps, comme la culture de toutes les facultés de l'âme et du cœur, le patriotisme et la foi, tout ce que chérissent le père et la mère dans leurs enfants, tout ce qu'admire la science dans ses adeptes, tout ce qu'honore la patrie dans ses citoyens, et tout ce qu'aime l'Eglise dans ses fils, constituera l'objet de nos soucis d'éducateurs profondément épris de la grandeur de leur noble mission !

* * *

Le certain, mesdames et messieurs, c'est que les sujets à traiter ne manqueront pas de sitôt. Sans compter que les vieilles questions pédagogiques ne sont jamais finies, il faut se rappeler que chaque jour en soulève de nouvelles. Une plaquette de M. l'abbé Groulx, du Collège de Valleyfield, en posait naguère une couple dont la solution ne saurait nous laisser indifférents. Et M. l'abbé Chartier, du Séminaire de Saint-Hyacinthe, pour sa part, en a suggéré, dans un rapide article de journal, toute une série d'où pourraient germer des controverses fécondes. Voici, moins les références, ce que disait le distingué professeur : "On n'aura pas de sitôt dit le dernier mot sur le problème des concours ; on a parlé et l'on parlera longtemps encore d'un examen oral destiné à compenser les défaillances de l'écrit, d'un bureau central de correction étranger au professorat actif que l'on pourrait organiser sur le modèle du bureau des examinateurs de l'enseignement primaire, des explications d'auteurs destinées à remplacer les interrogations écrites sur les préceptes littéraires. Veut-on des objets d'étude plus généraux encore ? On a accusé notre formation secondaire d'être trop *séminariste* : et le mot seul soulève tout un débat pour savoir s'il convient d'établir des collèges distincts des séminaires ou au moins de faire plus grande dans ceux-ci la part proprement collégiale. D'autres lui reprochent de n'être pas assez *pratique* ; et, s'ils ne s'entendent pas eux-mêmes, il faut que nous

essayons de pénétrer la pensée imprécise qu'ils recouvrent de ce voile commode. On prétend aussi qu'elle doit être une "*préparation à la vie*"; Brunetière a montré combien l'expression est trompeuse, vague, combien même l'idée est fausse, et nous aurions tout intérêt à le mieux savoir... Et si, pour finir, nous abordons la *formation du goût* au simple point de vue *littéraire*, les éléments de discussion se présentent d'eux-mêmes. Indiquons d'un mot les méthodes les plus actuelles: *l'enseignement des réalités*, que M. l'abbé Roy prôna jadis à la suite de notre maître commun M. Fougères, et dont la *méthode directe* et les *leçons de choses* constituent deux aspects seulement; l'étude des *institutions* anciennes ou modernes qui en sont le fondement, celle de *l'histoire littéraire*, toutes deux procurées par un habile agencement des thèmes et versions; la concentration des études classiques sur le grec du IV^e siècle, le latin du I^{er} et le français du XVII^e; la substitution de la *dissertation littéraire* au discours, de *l'explication des auteurs* à celle des préceptes, ou l'emploi simultané de l'une et de l'autre; la recherche des *idées générales*; l'adoption du *devoir de grammaire* comme complément au commentaire sur les auteurs; le développement des *lectures historiques*, des *travaux de géographie et d'histoire*; la *culture de la langue* dans les conversations et les rédactions; la forme de ce qu'on appelle les *cahiers d'explication*. Le terrain est immense et l'on peut lui appliquer le mot de LaFontaine sur le champ de son apologue:

L'on n'y peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner!

Et, par complément nécessaire, des conférences devront être données sur la formation du maître considéré en lui-même: c'est-à-dire sur les qualités intellectuelles et morales de l'instituteur, de l'éducateur, du surveillant, du directeur d'oeuvres et du directeur de consciences; c'est-à-dire encore sur les études personnelles et spéciales que tout maître doit s'assigner pour les heures de loisir, rares il est vrai, que lui laisse une tâche quotidienne, toujours scrupuleusement accompagnée d'une sérieuse préparation immédiate à la fois scientifique et pédago-

gique. Car, ainsi que l'écrivait, il n'y a pas longtemps, un professeur à ses collègues : d'année en année, le domaine des choses à connaître s'agrandit, celui de l'histoire avec les événements, celui de la géographie avec les voyages, celui de la littérature avec l'apparition de nouveaux chefs-d'oeuvre, celui des langues vivantes avec le développement des relations internationales, celui des sciences surtout dont l'essor est prodigieux, celui enfin des questions sociales, par nous trop longtemps négligées, mais à quoi, bon gré mal gré, il faut bien s'initier comme à tout le reste, si l'on veut posséder une science réellement *magistrale*.

* * *

Vous avez maintenant, messieurs, une vue générale, bien que forcément imparfaite, du but poursuivi dans la fondation de notre chaire de Méthodes Comparées d'Education et d'Instruction.

Cette chaire ne fera pas double emploi avec les excellents congrès qui se tiennent à Québec tous les cinq ans, et dans lesquels se discutent les règlements du baccalauréat. Elle ne s'aroge pas le moindre pouvoir ni académique, ni d'aucune autre sorte.

Vous avez compris que nous cherchons tout simplement à établir comme une école mutuelle de perfectionnement, pour les professeurs et les directeurs de l'enseignement secondaire.

Ce sera la physionomie très particulière de cet organisme de se composer de membres tout ensemble auditeurs et conférenciers. Ceux qui viendront à ces réunions y viendront comme à une consultation d'experts, avec le double dessein de s'instruire et d'instruire, de se convaincre et de convaincre.

Toutes les questions abordées, d'après un programme préparé déjà avec le plus grand soin, devront être non seulement exposées, mais discutées à fond et soumises à l'épreuve d'une minutieuse critique. Elles formeront de la sorte, non pas un code de lois, mais une série d'études, destinées à parfaire dans l'esprit des maîtres un système de connaissances ordonnées scientifiquement et tenues au courant de tous les progrès éducationnels.

Nous sommes convaincus, messieurs, que sur tant de questions, les éléments d'étude, de discussions, d'analyses et d'investigations ne feront point défaut.

Parmi ceux qui se dévouent à l'enseignement secondaire dans cette Province, plusieurs ont eu l'avantage de séjourner à l'étranger et d'y étudier sur place le fonctionnement des maisons d'éducation. Ceux-là pourront établir des comparaisons entre nos méthodes et les méthodes suivies ailleurs, et fournir ainsi à leurs collègues plus d'une indication profitable.

Quelques-uns des professeurs de nos Facultés et de nos Ecoles affiliées ne pourraient-ils pas, de même, nous faire part des observations recueillies dans leur contact journalier avec les jeunes gens qui sortent du collège? Et où serait le mal, si nous apprenions de ces professeurs universitaires non pas peut-être ce que nous devons enseigner à nos élèves, ni précisément comment leur inculquer ces connaissances, mais sur quelle partie il importe d'insister, disons dans l'étude des mathématiques, de la physique, de la chimie et des sciences naturelles, afin de mieux répondre aux besoins des futurs étudiants en génie civil, en médecine, en chirurgie dentaire, en pharmacie et en agriculture? Pour notre part, nous avons confiance en cette orientation, en cette adaptation de notre enseignement, et nous avouons n'y rien voir qui puisse détourner les études classiques de leur fonction normale; puisque, tout en préparant plus directement les élèves à poursuivre plus tard certaines études commencées chez nous, nos moyens de culture générale et de gymnastique intellectuelle resteraient les mêmes et feraient éclore les mêmes fruits.

En outre, quantité de renseignements ont été amassés par des maîtres éminents au cours de leurs patientes excursions pédagogiques dans les différents pays du monde, et consignés dans des ouvrages consciencieux. Notre bibliothèque possède ces ouvrages; il sera facile d'en extraire des observations fécondes, ou tout au moins intéressantes et par là même d'une incontestable utilité. Car s'il n'est pas toujours sage de faire des importations de toute pièce, on admettra que l'opportunité

pourrait se présenter au moins quelquefois d'essayer d'une prudente acclimatation, adéquate à notre tempérament et aux exigences particulières de notre vie nationale et sociale.

Certains systèmes ont donné des preuves irrécusables de leur excellence. Parce qu'ils sont vieux, ce ne saurait être une raison d'y renoncer. Nous les garderons, sans nulle tentation de sacrifier inutilement au fol amour du neuf et de l'inconnu. D'autres systèmes plus récents, ou rajeunis, ont obtenu de bons résultats. Nous suivrons de près les données de ces expériences nouvelles. En toute impartialité et loyauté, nous nous appliquerons à bénéficier des conclusions qu'elles auront mises en lumière.

Au surplus, nous ne nous contenterons pas de consulter dans nos conférences les meilleures autorités pédagogiques, et d'écouter ceux de nos professeurs dont la réputation de savoir et de savoir-faire est solidement établie, ou dont la compétence professionnelle a été confirmée par quelque grade académique émanant des universités européennes. Nous désirons entendre aussi des voix étrangères à l'enseignement, afin qu'aucune suggestion ne puisse échapper à notre attention. Qu'ils appartiennent aux professions libérales, commerciales, industrielles ou agricoles, qu'ils soient adonnés à la politique, au journalisme ou aux sciences sociales, pourvu que l'honnêteté de leurs convictions et l'objectivité de leur compétence les recommandent à la considération commune de leurs concitoyens, nous inviterons tous ceux qui s'intéressent à l'éducation à venir conférer avec nous. Nous comptons même beaucoup sur ces visites amicales, pour le plein succès des travaux auxquels nous allons nous livrer de grand cœur, avec le plus sincère désir de toujours mieux comprendre et mieux appliquer ce qui pourrait favoriser le succès de notre enseignement, avec l'ambition d'accentuer toujours d'avantage la supériorité intellectuelle de notre race, et par là de la mieux faire servir au bien commun de toute la nation canadienne.

* * *

Pour l'année présente, messieurs, la fondation de cette chaire nouvelle pourrait peut-être aussi nous servir de réponse en

action à certains conseils récemment venus de France, et formulés dans des pages qui ont le mérite très grand d'une sincère sympathie, sinon celui d'une suffisante exactitude sur l'organisation et la portée de notre oeuvre universitaire.

Et dans un avenir rapproché, espérons-le—travaillons-y même s'il vous plaît tous ensemble—à cette pierre posée aujourd'hui sous des auspices vraiment encourageants, d'autres pierres se seront ajoutées de manière à former définitivement une école normale pour les professeurs de nos collèges, sommet et couronnement de tout notre système d'enseignement secondaire. Nos Seigneurs les évêques nous aideront encore puissamment dans la réalisation de ce voeu. Et la faveur avec laquelle vous avez accueilli, monsieur le ministre, nos premières ouvertures à ce sujet, ainsi que votre empressement à nous honorer ce soir de votre présence et de votre parole, nous sont le gage flatteur d'un concours qui semble au reste ne pas vouloir compter, quand il s'agit de favoriser le progrès de l'instruction supérieure dans la province de Québec.

Cette création est nécessaire. Si difficile et si coûteuse qu'elle paraisse, elle se fera, comme tant d'autres ont été fondées dans l'Université depuis quelques années: Ecole de Chirurgie Dentaire, Ecole de Pharmacie, Institut Agricole, Ecole d'Enseignement Supérieur pour les jeunes filles, Cours d'Architecture; — sans parler des développements incessants que prennent nos Facultés et nos Ecoles affiliées plus anciennes; —sans parler non plus de ces fertiles moyens de culture intellectuelle et morale fournis aux élèves et même au public en général par notre Bibliothèque d'Etude et par la REVUE CANADIENNE.

Non! pour être catholique, notre Université n'est pas fatalement attardée et figée dans des méthodes arriérées. Il est vrai qu'elle garde avec un soin jaloux l'intégrité de nos vieux dogmes, et il n'y a là rien d'étonnant. Les dogmes étant l'expression de la vérité, sont éternels comme elle; or, ce qui est éternel a des chances de vieillir. Mais toute oeuvre qui se développe comme la nôtre malgré l'extrême exiguité de ses ressources financières, il est souverainement injuste de la qualifier de routinière et de lui nier une valeur scientifique.

L'Université Laval, outre son rôle spécial qui est de tenir allumé et radieux toujours dans cette terre d'Amérique le flambeau de la foi de nos pères, continuera d'être un foyer de science, de science libre et raisonnée, de science éclairée en même temps par l'intelligence humaine et par la révélation divine, le foyer de la science vraie, qui ne travaille pas à substituer l'homme à Dieu, ni le singe à l'homme.

Vous le voudrez ainsi, mesdames et messieurs, et vous nous y aiderez dans toute la mesure de vos forces. Notre Université le mérite : en contemplant la fécondité et la variété de ses oeuvres, le savoir et le dévouement de ses professeurs, le labeur et les succès de ses chers étudiants, elle est en droit de dire comme autrefois le vieux patriarche : "Mon fils est un champ que le Seigneur a béni et rempli de ses dons ; le parfum qui s'en exhale est celui du blé en fleur".

Mon Journal de Voyage

A BORD DU *CARONIA*

19 février 1909.



Le baromètre baisse, mais le temps est beau, et la mer est à peine ridée par une jolie brise du sud-ouest.

La traversée sera longue ; car nous ferons escale à San-Miguel des Açores, à Madère, à Gibraltar, à Gènes, avant d'arriver à Naples, d'où nous courrons à Rome qui est le but principal de notre voyage. Les solennités de la Semaine Sainte, et surtout les Fêtes de Jeanne d'Arc nous y attirent.

Que faire à bord, si ce n'est lire ? — Je jette un coup d'oeil sur les rares livres français de la bibliothèque du bateau, et j'y découvre deux gros volumes que personne ne touche, et qui vont bien sûr m'intéresser : c'est l'*"Histoire de Jeanne d'Arc"* par Anatole France.

Je n'ai pas la naïveté de croire que M. Anatole France ait pu écrire la vraie histoire de la Bienheureuse, et je m'attends à une contrefaçon. Mais je suis curieux de savoir comment il expliquera les faits surnaturels de sa merveilleuse carrière, et j'ouvre courageusement le premier volume.

Je ne suis pas longtemps sans me rendre compte de la facilité avec laquelle il se tire d'embarras. Car, dès la Préface, il rappelle la plus vieille chronique, écrite en 1436, sur Jeanne d'Arc, et il l'écarte en disant :

“La Pucelle y est considérée comme opérant par des moyens surnaturels, et ses actes y revêtent un caractère hagiographique qui leur ôte toute vraisemblance.”

Voilà de quelle façon commode les incrédules écrivent l'histoire. Le surnaturel étant invraisemblable, ils le suppriment. C'est simple et sommaire. Et alors tout leur travail tend à expliquer par des moyens naturels, ou à nier les faits miraculeux.

Renan s'exprime un peu autrement, mais sa conclusion est la même. “Le miracle est impossible, dit-il; donc il n'existe pas.” Et l'on imagine facilement ce que peut être une vie de Jésus, sans les miracles. C'est comme si l'on écrivait une vie de Napoléon, sans les batailles.

Vainement dis-je aux incrédules: “Mais les faits sont les faits, et ceux que vous rejetez ont eu des milliers de témoins.” Ils me répondent: “Vos témoins ont voulu tromper, ou ils ont été trompés.”

Et alors, ils emploient toute leur érudition, et toute la séduction de leur style à fausser les faits et les documents, pour les faire rentrer dans la vraisemblance et dans la conformité aux lois de la nature.

Ainsi fait M. Anatole France.

23 février.

Nous avons eu trois jours de violente tempête. Mais notre steamer est le plus solide que je connaisse. Seulement nous marchons lentement sur une mer profondément labourée par le vent, et le soleil ne se montre pas plus dans le ciel que le surnaturel dans l'ouvrage d'Anatole France.

Le mal de mer ne m'atteint jamais, et j'ai pu lire presque en entier ces deux forts volumes sur la grande héroïne française. C'est, en somme, un mauvais livre et une mauvaise action. C'est un acte de trahison envers la France. Dépouiller sa patrie de l'une de ses gloires les plus éclatantes et les plus pures, n'est-ce pas la trahir? Avec cette oeuvre, M. Anatole France prend décidément place parmi les malfaiteurs intellectuels de notre époque.

Le beau temps est revenu, et avec lui ont reparu sur le pont

les centaines de passagers qui gémissaient depuis trois jours dans leurs cabines. Les tables se sont regarnies, et la gaîté brille sur tous les visages.

Il y a à bord une quarantaine de pèlerins irlandais, qui viennent de Chicago, et qui s'en vont à Rome et en Terre Sainte. Ils ont à leur tête le Très Révérend Dr Kelley, président de la "Société d'Extension de l'Eglise Catholique aux Etats-Unis" et plusieurs autres prêtres. Un des grands salons du steamer leur sert de chapelle, et ils y célèbrent la messe tous les matins, quand l'état de la mer le permet.

Le R. P. Kelley est un prêtre des plus éminents, qui comprend très bien le français, et qui le parle passablement. Il m'a fort intéressé en me parlant des progrès du catholicisme aux Etats-Unis.

26 février.

J'ai emporté deux exemplaires de mon *Centurion*, et pour me rendre compte de l'impression que sa lecture peut produire, je l'ai fait lire à quatre personnes très différentes que j'ai connues à bord.

Le R. P. Kelley l'a lu le premier en deux jours, et il a résumé son opinion en me disant : *It is a capital book*. Je voudrais le voir traduit en anglais et répandu aux Etats-Unis.

Après l'avoir lu, un ancien politicien américain, appartenant à l'Eglise anglicane, m'a dit : Votre livre est très intéressant et édifiant. Peut-être intéressera-t-il plus les protestants que les catholiques.

— Et pourquoi ? lui ai-je demandé.

— Parce que nous sommes, en général, plus versés que vous dans les Saintes Ecritures. Pour ma part, j'ai beaucoup lu le Nouveau Testament, et je sais par coeur presque tous les textes que vous citez dans votre livre.—Je note cette observation parce qu'elle me paraît caractéristique.

Il y a à bord un couple juif de New York. Le mari est avocat, mais il ne pratique plus sa profession. Depuis plusieurs années il s'est fait courtier, et il a une grande fortune. Sa femme est jeune, jolie, intelligente et distinguée. Elle parle parfaitement le français et l'anglais, et elle cause volontiers religion.

— Je ne suis ni catholique ni protestante, m'a-t-elle dit, je suis juive.

— Alors, vous attendez encore le Messie?

— Oh! non. Je crois que le Messie est venu, et qu'il était Jésus de Nazareth.

— Mais alors vous êtes juive de race, et chrétienne de religion?

— Non, je ne reconnais aucune Eglise. Je crois en Jésus, et je règle ma conduite sur ses enseignements et sa morale; mais je n'admets aucun intermédiaire entre Lui et moi.

La controverse s'engagea entre nous, et je lui parlai de mon *Centurion*. Elle exprima le désir de le lire, et je le lui mis en mains.

Madère, 28 février.

San Miguel des Açores, où nous avons passé plusieurs heures nous a peu intéressés; mais Madère nous a charmés.

C'est une montagne de basalte, très escarpée, de forme ronde, haute d'environ 3,000 pieds, et qui surgit de la mer en un seul bloc. Elle semble partout inaccessible et inhospitalière; mais çà et là de larges crevasses se sont ouvertes dans le roc, de manière à former de petites baies, une terre rouge s'est éboulée du sommet jusqu'à la mer, des sources ont jailli et formé des torrents, et sur les pentes germent, croissent, s'enlacent et fleurissent tous les produits de la Flore la plus luxuriante et la plus riche en couleurs.

C'est dans une de ces baies que le *Caronia* a jeté l'ancre, et que nous débarquons en chaloupe. Sur le quai, des traîneaux à boeufs nous attendent. Ces voitures ont la forme de nos carrioles d'hiver, mais ce sont des boeufs qui les traînent, dans des rues pavées en petits cailloux ronds. C'est avec ces équipages très pittoresques, qui rappellent ceux des rois fainéants, que nous parcourons les principales rues de la basse-ville.

Mais les sommets nous attirent. Là-haut, dans les bosquets fleuris, dans les parterres suspendus au-dessus de nos têtes, dans les vergers et dans les vignes, de blanches villas, des tourelles roses, des portiques d'églises et des arcades de cloîtres, des restaurants enguirlandés de verdure et de fleurs nous invitent.

Mais comment atteindre ces hauteurs? Il faudrait un ascenseur. Heureusement un funiculaire est là qui nous transporte en un quart d'heure tout près d'un restaurant, dont les tables servies s'étendent sous des treillis embaumés de fleurs. Le menu est appétissant, et les poissons surtout, de noms inconnus, sont délicieux. Il va sans dire que le madère coule à flots.

Et maintenant comment redescendrons-nous de ce paradis, qui est à 2000 pieds au-dessus du port?—C'est un nouveau problème.

Mais voici qu'à quelques pas nous trouvons une station de véhicules d'un genre nouveau, avec leurs conducteurs—qu'on appellerait chez nous des *drivers*.

Ce sont encore des traîneaux à un seul siège, qui du sommet de la montagne vont glisser sur les cailloux jusqu'au rivage de la mer, avec la même allure que nos *tobogans* sur nos glissoires de neige et de glace.

Nous y prenons place, deux par deux, et nous dégringolons des hauteurs avec une vitesse qui nous précipiterait sur les murs et dans les fossés, si nous n'avions pas deux conducteurs par traîneaux, qui courent à toutes jambes à nos côtés et qui retiennent et dirigent notre course au moyen de cordes attachées à l'avant du traîneau. Et nous glissons ainsi jusqu'au port, où le *Caronia* nous attend en sifflant.

Ah! quel paradis terrestre que cette île enchantée, et qu'il est triste de reprendre la mer si féconde en tempêtes! Des fleurs, des fleurs, partout des fleurs! Les chemins en sont pavés, bordés et ombragés. Les rayons du soleil, en ce dernier jour de février, sont déjà très chauds, mais ils se décomposent en filtrant à travers les fleurs.

Sans doute il n'est pas grand, ni très peuplé, ce jardin de délices. Mais tous les edens sont petits et solitaires. Dès qu'il y a foule, ils se changent en enfers. Adam et Eve étaient seuls dans le premier eden que l'histoire mentionne, et quand ils ont voulu être trois, c'est le diable qui a été le troisième.

1 mars 1909.

J'ai eu une longue conversation avec ma lectrice juive. Elle a lu le *Centurion*, et elle m'assure qu'elle en est profondément

impressionnée, et que je lui ai appris à mieux connaître Jésus-Christ.

Elle me fait des observations assez curieuses, entre autres celles-ci :

Je crois très fermement que si les Juifs avaient suivi le Christ ils ne seraient pas aujourd'hui une race isolée, en état de véritable captivité. Mais je crois aussi que si le Christ revenait sur la terre la plupart des nations, et spécialement la France, le crucifieraient de nouveau. C'est le crime perpétuellement renouvelé de l'humanité de vouloir supprimer ce qu'il y a de divin en elle. Le peuple juif n'a donc pas été plus coupable que les autres. C'est le sacerdoce juif qui a été le grand coupable, et c'est pourquoi je n'en veux plus entre Jésus-Christ et moi.

J'essayai alors de lui démontrer la nécessité d'une institution perpétuelle, continuant Jésus-Christ, gardant sa doctrine, l'interprétant, la défendant, et dirigeant les hommes avec une autorité reçue de Lui-même.

La controverse a duré longtemps, et je ne saurai probablement jamais si elle a produit quelque fruit.

Une autre femme a bien voulu lire aussi mon *Centurion*, et me dire son impression.

C'est une veuve qui paraît avoir 50 ans, et dont le sort est bien triste. Son mari, son enfant, ses autres parents les plus proches sont morts. Elle est seule au monde et sans fortune. Elle est anglaise, protestante, et elle voyage pour changer d'horizon, et pour oublier ses chagrins dans l'étude de l'histoire et des arts.

Elle parle très peu le français, mais elle le lit facilement. Quand nous avons fait connaissance elle achevait de lire *Eve Victorieuse* de Pierre de Coulevain.

— Comment trouvez-vous ce livre, lui ai-je demandé?

— Il m'a plu tout d'abord, m'a-t-elle répondu; mais la fin m'a dégoutée. Car, si je devais en croire l'auteur, c'est dans le Bouddhisme qu'il me faudrait chercher des consolations.

— Essayez de lire celui-ci; et je lui donnai le *Centurion*.

Elle l'a lu en trois jours, et elle m'a dit: Votre livre m'a fait du bien. Il m'a fait verser de douces larmes. Je veux le relire

et le méditer. Je l'achèterai à Rome, chez vos éditeurs, et il sera mon livre de chevet. — Ces impressions si diverses me semblent avoir quelque intérêt même pour le public.

Naples, 6 mars 1909.

Après une escale de huit heures à Gibraltar, et de tout un jour à Gênes—deux villes que j'ai déjà visitées et décrites dans mes voyages antérieurs—nous sommes arrivés à Naples le 4 mars.

Tout le monde connaît l'incomparable beauté de cette ville, et son charme pour tous ceux qui veulent s'abandonner aux délices du *far niente*. Mais c'est Rome qui m'attire, et dès demain j'aurai tourné le dos à la baie enchanteresse toute pavoisée de voiles blanches, et toute inondée de soleil, et dans laquelle se mire la grande ville rose, bâtie en amphithéâtre.

Rome, 19 avril 1909.

Depuis quelques jours, la France est dans Rome. Dans les rues et les places publiques, dans les hôtels et les tramways, dans les musées et les églises, partout on entend parler sa langue harmonieuse et pittoresque.

Quarante mille pèlerins sont venus de la patrie de Jeanne d'Arc, pour assister au triomphe de leur héroïne. Celle que leurs ancêtres ont vue monter sur le bûcher de Rouen, au milieu des flammes allumées par la haine de la patrie et de la religion, ils viennent la voir élevée dans les hauteurs du plus beau temple de l'univers, au milieu des flots d'encens et d'harmonie, couronnée de gloire et d'immortalité, comme une martyre de son patriotisme et de sa religion.

Ah! s'il est vrai qu'ils semblent revenus là-bas les jours de la "Grand'pitié de Douce France", ici, dans la Ville-Eternelle, c'est le triomphe de la "Fille aînée de l'Eglise". C'est la glorification de sa vierge la plus pure et la plus héroïque; et l'immortalité qui lui est conférée est telle que si la France elle-même venait à disparaître, son enfant continuerait de vivre dans la gloire jusqu'à la fin des temps.

Comment décrire les inoubliables spectacles auxquels je viens

d'assister? La plume me tombe des mains, tant je me sens incapable de rendre fidèlement mes impressions.

Hier matin, dès 8.30 heures, j'arrivais à Saint-Pierre pour la cérémonie qui devait commencer à 10 heures. Il était déjà bien difficile de pénétrer. Le Borgo Nuovo et le Borgo Vecchio, les deux rues principales qui vont du Château Saint-Ange à Saint-Pierre, ressemblaient à deux fleuves charriant des flots de peuple. L'immense place entourée par la colonnade du Bernin était un océan de têtes, dont la marée montante gravissait lentement les degrés du portique majestueux.

Au portail, à la hauteur de la Loggia, était suspendu un immense tableau, couvert d'un voile. Dans quelques heures, au moment solennel de la Béatification, ce voile tombera, au son des cloches de la Basilique, et les innombrables spectateurs y verront représentée la Vocation de Jeanne d'Arc.

Ils y verront l'humble bergère de Domrémy debout sur le gazon d'un pré fleuri, où pait son troupeau. Sa main gauche est appuyée sur sa houlette, et elle lève sa main droite vers son oreille dans l'attitude d'une personne qui écoute des voix mystérieuses. Et, tout près d'elle, sans toucher la terre, un ange lumineux, dont les ailes se dessinent sur la verdure d'un bosquet, lui présente une épée. C'est la future libératrice de la France.

A l'intérieur de la vaste basilique la foule n'est guères moins nombreuse, et toute la nef centrale est envahie. Les tribunes érigées dans le grand transept et auprès des piliers qui soutiennent le dôme sont déjà remplies. Et cependant la cérémonie ne commencera que dans une heure et demie. Il n'y a plus qu'un espace qui soit encore vide: c'est celui qui est réservé aux grands dignitaires de l'Eglise et aux 75 évêques de France. Il forme une large enceinte autour de l'autel de la Confession.

Evidemment une pareille foule ne saurait garder bien longtemps le silence, surtout quand il y a dans ses rangs 40000 Français et Françaises. Mais il y a un langage qui convient à la majesté du saint lieu: c'est le chant des hymnes et des cantiques.

Et voilà que les 40000 voix entonnent à l'unisson le cantique de Lourdes:

Au ciel! Au ciel! Au ciel!
 J'irai la voir un jour!

C'est à la vierge de Domrémy qu'ils songent, et c'est elle qu'ils espèrent aller voir un jour :

J'irai la voir un jour,
 C'est le cri d'espérance
 Qui calme la souffrance
 Au terrestre séjour.

Sous les vastes arceaux, dans les voûtes sonores des dômes, autour des rotondes gigantesques, ces cris des exilés de la terre s'élèvent, se prolongent, se répercutent et nous reviennent pour remonter encore. Les coeurs sont émus, les yeux se mouillent de pleurs, et les âmes s'envolent sur les ailes de la prière et de l'amour.

Ah! que sont les merveilles de l'aviation, comparées à ce vol des âmes, qu'un esprit plus puissant que tous les moteurs soulève de terre et emporte vers les régions sereines, où vivent toujours ceux que l'on croit morts?

Le beau cantique est fini; mais un autre commence, plus vibrant, plus puissant, plus empoignant. C'est le cri de tout un peuple persécuté, auquel on veut enlever son Dieu, et qui le réclame énergiquement :

Nous voulons Dieu, c'est notre Père,
 Nous voulons Dieu, c'est notre Roi!

Tel est le refrain qui s'échappe de 40000 poitrines et qui ébranle les piliers et les voûtes comme un roulement de tonnerre. Et les couplets succèdent aux couplets, tous éloquentes et vibrants comme des clairons de bataille :

"Nous voulons Dieu dans la famille,
 Dans l'âme de nos chers enfants...

Nous voulons Dieu dans nos écoles,
 Pour qu'on enseigne à tous nos fils
 Sa loi divine et ses paroles,
 Sous le regard du Crucifix!

Nous voulons Dieu! Sa sainte image
Doit présider aux jugements;
Nous le voulons au mariage,
Comme au chevet de nos mourants.

Nous voulons Dieu dans notre armée,
Afin que nos vaillants soldats,
En défendant la France aimée
Soient des héros dans les combats.

Nous voulons Dieu pour que l'Eglise
Puisse enseigner la vérité,
Bannir l'erreur qui nous divise
Prêcher à tous la charité.

Pour renouer notre alliance,
Chrétiens, debout dans ce saint lieu,
Crions au nom de notre France:
"Oui, Dieu le veut! Nous voulons Dieu!"

Et après chacun de ces couplets, les 40000 voix reprennent :

Bénis, ô tendre Mère,
Ce cri de notre foi:
Nous voulons Dieu, c'est notre Père!
Nous voulons Dieu, c'est notre Roi!

Jamais protestation plus éloquente ne fut adressée au monde civilisé! Jamais supplication plus pressante n'est montée vers le trône de Dieu! Le monde civilisé restera sourd; mais espérons que Dieu entendra.

L'heure s'écoule. Les évêques, les archevêques, les cardinaux font leur entrée, et se rangent dans l'enceinte qui leur est réservée.

Il est 10 heures. Le cardinal Rampolla, archiprêtre de Saint-Pierre, se tient debout au côté de l'épître, et c'est à lui que le postulateur M. Hertzog va demander la permission de lire le décret de Béatification. Cette permission obtenue, c'est un prélat de la Congrégation des Rites qui prend le bref, et qui va le lire dans une petite chaire, élevée du côté droit de l'abside.

Un profond silence s'est fait comme dans l'attente d'un grand événement. La foule a les yeux fixés sur le chevet de la Basi-

lique qui flamboie. Des milliers de lampes électriques y dessinent une gloire éblouissante, et c'est dans cette gloire que la Bienheureuse, encore voilée comme celle du portail, va bientôt apparaître. Chacun retient son souffle.

Tout à coup un soupir bruyant et prolongé s'échappe de toutes les poitrines, les cloches sonnent, le voile du tableau tombe, et la Bienheureuse apparaît resplendissante dans sa gloire.

Ce n'est plus, comme dans l'autre tableau, l'humble bergère de la Lorraine; c'est la guerrière appuyée sur sa lance, et portant haut son oriflamme, c'est la victorieuse de Rouen, la triomphatrice de Reims, et l'ange qui lui présentait naguère une épée, lui offre maintenant la palme du martyr et de l'éternelle félicité.

L'émotion générale est intense, et pendant que les cloches sonnent toujours à toute volée, l'immense multitude chante le *Te Deum*, qui est suivi de la messe. Ainsi finit la cérémonie du matin.

* * *

Vers les 3 heures de l'après-midi, la basilique, qui s'était vidée, se remplit de nouveau pour la bénédiction du Saint-Sacrement, qui ne doit avoir lieu qu'à 5 heures. L'affluence est peut-être encore plus grande que le matin, et l'on calcule que le nombre des assistants s'élève à 60000.

Cette fois, ce n'est pas seulement Jeanne dans sa gloire que l'on vient voir, c'est le Pape, qui doit venir lui-même vénérer la Bienheureuse, et bénir la foule.

Comme dans la matinée, les heures d'attente sont employées à prier, et à chanter des cantiques et des hymnes.

Le chœur des 40000 Français est encore là; et quand il a chanté

Nous voulons Dieu

d'autres chants à la fois patriotiques et religieux éclatent et se prolongent dans les nefs immenses :

Je suis chrétien! Voilà ma gloire,
 Mon espérance et mon soutien
 Mon chant d'amour et de victoire
 Je suis chrétien!

Et cet autre:

Ils ne l'auront jamais l'âme de notre France.

Jadis nos pères ont souffert;
 Leur sang a coulé dans nos plaines,
 Mais ils ont su briser leurs chaînes
 L'amour est plus fort que l'enfer!

Enfants bien-aimés de l'Eglise,
 Serrons autour d'elle nos rangs.
 Rappelons-nous cette devise:
 "Vive le Christ ami des Francs!"

Tes rivaux voudraient dans leur haine
 T'imposer un joug abhorré:
 Par le Christ, la Vierge lorraine
 Délivrera ton sol sacré.

L'enthousiasme est à son comble. Il est 5 heures, et le silence a succédé aux chants. Un grand frémissement court dans les flots pressés de la foule, et l'on entend chuchoter à voix basse: "Le Pape! Voici le Pape!"

C'est lui, en effet, qui vient d'apparaître dans sa soutane blanche, couronné de la tiare, monté sur la *sedia gestatoria*, et s'avancant lentement au-dessus de la mer humaine, la figure encadrée des *flabelli* qui ressemblent à deux ailes, et la main droite levée, bénissant la multitude agenouillée. C'est Pierre marchant sur les flots de la mer de Tibériade.

Toute la cour pontificale le suit, et présente un coup d'oeil merveilleux. La procession défile à droite de la Confession, et va se ranger autour du Chef de l'Eglise, en face de l'autel de la Chaire de Saint-Pierre. La *sedia* est posée sur le parquet, et le Pape en descend. Il va s'agenouiller au pied de l'autel, et prie. Puis, il se lève debout. On lui apporte un encensoir d'or, et relevant la tête vers la Bienheureuse, toujours éblouissante de lumière, il lui offre l'encens.

Après la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement accompagnée des chants sacrés ordinaires, le Souverain-Pontife re-

monte sur la *sedia*, et le cortège pontifical défile de nouveau en contournant la Confession à notre gauche.

Le Pape bénit encore, bénit toujours les foules frémissantes, et sous les voutes sonores retentit l'hymne grandiose *Tu es Petrus*.

20 avril 1909.

Aujourd'hui avait lieu dans l'église même de Saint-Pierre l'audience solennelle des pèlerins français; car les vastes salles de réception du Vatican n'auraient pu contenir une si grande foule.

Naturellement le spectacle ressemblait à celui d'hier; mais on ne se lasse pas de ces imposantes manifestations, et les tribunes des pylônes et la grande nef étaient encore remplies.

En attendant le Pontife, qui fera son entrée à 11 heures, les pèlerins font retentir les voutes de leurs cantiques les plus émouvants:

Pitié mon Dieu! C'est pour notre patrie

avec le refrain:

Sauvez Rome et la France!

Puis:

Catholique et Français toujours ...

Et enfin, le fier et puissant cri national:

Nous voulons Dieu.

Comme hier, le cortège pontifical s'est formé dans la chapelle du Saint-Sacrement, et s'est dirigé vers celle de la Pieta, où le Pape est monté sur la *sedia gestatoria*. C'est de là qu'il est entré dans la grande nef pour se rendre jusqu'au trône élevé devant la Confession.

Quelles acclamations puissantes l'auraient accueilli, si elles n'avaient pas été défendues! Mais en même temps quelle émotion irrésistible devait éprouver le pontife lui-même en se disant: Cette foule immense qui est agenouillée sur mon passage, c'est la France. Oui, c'est elle, toujours elle, que ses gouvernants ont prétendu séparer de sa mère, mais qui vient encore malgré eux se jeter dans ses bras!

Et c'étaient 40000 Français qui dans le même moment chantaient de toute la force de leurs poumons: *Credo in unum Deum*. En apercevant le Saint-Père, ils s'étaient tûs; mais sur un signe de sa main ils avaient repris le chant sacré.

Lorsqu'arrivé au pied de son trône Pie X descendit de la *sedia*, le chant du *Credo* n'était pas encore fini, et les chanteurs s'arrêtèrent. Mais le Pape, élevant les mains, leur fit signe de continuer, et la foule reprit avec un redoublement d'enthousiasme: *Credo in unam, sanctam, catholicam et apostolicam ecclesiam*.

Je ne crois pas avoir jamais éprouvé une émotion plus profonde, et versé de plus douces larmes.

Le *Credo* fini, Mgr Touchet, évêque d'Orléans, lut l'adresse des pèlerins au Souverain-Pontife, assis sur son trône. C'était un beau discours, mais il était trop long. La réponse du Pape était en français; j'étais assez près pour l'entendre bien, et j'ai trouvé qu'il l'avait très bien lue.

Au retour du cortège, j'ai vu de très près l'incident vraiment impressionnant dont tout le monde cause aujourd'hui à Rome, et qui était certainement imprévu.

Le cortège descendait l'allée de la grande nef, protégé par une double balustrade. Au moment où il passait près des pèlerins orléanais, l'un d'eux qui portait un drapeau tricolore, et qui ne pouvait manifester ses sentiments par des acclamations, éleva son drapeau à la hauteur de la *sedia* comme pour l'envelopper dans ses plis. Alors, Pie X, dans un mouvement tout spontané, saisit de sa main droite la soie du drapeau, et l'embrassa avec effusion.

L'enthousiasme fut plus fort que toute consigne, et les acclamations furent irrésistibles et universelles. Il fallut des signes répétés de la main du Pape pour y mettre fin.

Dans quelques jours, tous les pèlerins français auront quitté Rome, emportant dans leurs cœurs le souvenir ineffaçable des grandes fêtes qui viennent de finir.

Mais je ne veux pas partir encore. Je n'ai jamais fini de voir Rome.

A. B. Routhier.

L'Âme Canadienne

d'après M. Hector Filiatrault

Monsieur le Directeur,

Je n'ai besoin de compter que sur votre courtoisie pour mettre sous les yeux des lecteurs de la REVUE CANADIENNE, dans votre prochain numéro, la courte réponse que j'ai à faire au vif article qu'a écrit contre moi M. l'abbé Hector Filiatrault dans votre livraison de septembre dernier.

Il m'a un peu surpris tout d'abord, après les articles de journaux parus auparavant, l'analyse bienveillante du *Canada*, de Montréal, du 19 août, l'article de *La Presse*, de Montréal, du 21 août, les articles bienveillants de *l'Action sociale* et du *Soleil*, de Québec, à la fin d'août, l'article enthousiaste de Danielle Aubry dans le *Canada*, le 6 ou 7 septembre, la note complètement élogieuse du *Bulletin du Parler français*, livraison de septembre.

Je vous avouerai même qu'il m'a un peu peiné par son ton et ses sous-entendus, dans cette REVUE CANADIENNE, qui avait tant insisté, il y a deux ans et demi, pour que je lui écrive un article sur *Brunetière*, que je lui ai donné — et qui a de nouveau insisté, il y a peu de mois, par quelques-uns de ses plus hauts patrons, pour que je continue ma collaboration à l'éminent organe de ma chère Université Laval ⁽¹⁾. Je ne pensais pas avoir à le faire dans de telles conditions.

Que l'on discute la ressemblance d'un portrait, d'un "portrait en pied" comme M. Filiatrault veut bien traiter mon étude sur l'âme canadienne, rien n'est plus ordinaire et n'est plus juste.

(1) La *Revue Canadienne* est simplement dirigée par un groupe de professeurs de l'Université.—(Note de la Rédaction).

Rien n'est plus insoluble aussi, lorsque la discussion s'élève entre le modèle et le peintre, bien que j'aie toujours été disposé à apporter quelques retouches à ma toile, aux endroits où il me sera prouvé que c'est nécessaire. L'on pense donc bien que je ne m'en vais pas discuter une seule fois la question de ressemblance, mais me borner simplement à signaler les erreurs matérielles de lecture et de faits, lesquelles ne sont pas rares.

* * *

M. Filiatrault commence par dire: "Deux saisons passées au milieu de nous, dans un monde restreint et forcément peu varié, ce n'est pas suffisant, à beaucoup près, pour saisir la complexité de l'âme canadienne-française". Je n'ai point à étaler à l'auteur la liste des relations nombreuses que j'ai nouées et des fréquents voyages que j'ai effectués dans six diocèses de la province de Québec. Mais pourrait-il me citer, lui dont l'érudition est notoirement abondante, beaucoup de portraits ethniques peints après deux ans d'observation quotidienne dans le pays, suivis de deux autres années pour faire mûrir toute cette moisson par la réflexion et par un reste de contact, au moins hebdomadaire, grâce à la correspondance, aux journaux et aux revues?

Si je comprends bien le paragraphe suivant, l'auteur n'admet que 1° des érudits d'Académie, 2° des auteurs de manuels de collège, et il proscrit en bloc tout ce qui est vulgarisation, y compris la vulgarisation scientifique. Alors je me demande pourquoi il lit le *Correspondant*, et peut-être quelquefois la *Revue des Deux Mondes*, et la *Revue canadienne*. Toutes nos grandes revues ne vivent que de ce genre.

Je n'ai pas eu l'avantage de rencontrer, comme M. l'abbé Filiatrault, des Italiennes ou des Syriennes nourrissant leurs enfants. Mais j'ai vu dix fois des mères canadiennes et des pères canadiens donnant un biberon, en bateau ou en chemin de fer, et pour moi, je n'ai jamais trouvé la chose "ridicule", mais simplement touchante.

Quand l'auteur le voudra, je pourrai lui citer en particulier: 1° la femme vénérable, de qui je tiens le trait de la fiancée qui

se marie dans le New Jersey; — 2° la conférence de Saint-Vincent de Paul, de Montréal, où il fut parlé, en assemblée, des pauvres qui n'étaient point encore revenus de vacances; — 3° la grande "pension" (*boarding house*), où le mot fut dit par des servantes: "Il faut vous dépêcher...". Dire que ce mot qui serait prononcé "quand vous serez reçu à dîner" est de l'invention de M. Filiatrault.

De son invention est aussi la jolie petite scène: "Un certain matin M. Arnould s'est levé de très bonne heure, il écarte les rideaux de sa fenêtre, etc., et il écrit: "Là-bas les jeunes femmes se promènent... à cinq heures du matin". Il n'y a qu'un malheur à cette plaisanterie... matinale, c'est que je parle de cinq heures du soir, ayant commencé par dire six lignes plus haut: "Les femmes circulent en pleine sécurité de 6 heures du matin à 10 heures du soir."

Voilà le critique qui parle du "génie dramatique qui est au fond de tout journaliste". Mais il l'a lui-même, ce "génie", et remarquablement!

Je ne veux même pas répondre à l'accusation autrement grave de toute la page 235 et d'autres encore, d'après laquelle pour "rechercher le trait" j'aurais accumulé des plaisanteries pittoresques et des "tartarinades" en voulant les faire prendre pour des traits de mœurs canadiennes, et l'auteur me donne, à cette occasion, de charitables avis pour empêcher les Parisiens de confondre dans mes lignes le sérieux et l'ironie. Je lui dirai simplement et fermement que le premier tout au moins de ces reproches se trompe d'adresse.

Enfin, pour terminer la première partie de la critique, je ne fus pas conduit à une "partie enrubannée de sucre", mais, les deux printemps où j'ai vécu au Canada, j'ai été surprendre un "habitant" dans sa cabane, en pleine forêt de Joliette. M. Filiatrault est-il très au courant de tout ce que font les étudiants canadiens? et en quoi ceux-ci se montrent-ils ridicules en quittant quelquefois leurs études afin d'aller, dans un mouvement généreux, aider leurs parents?

Mon critique emploie toute une grande page (page 237) à prouver que l'habitude de compter le nombre des enfants par les vivants et les morts est "tout le contraire d'une infidélité

à de chères mémoires ou une trop grande facilité à se consoler". Mais qui prétend cela? J'avais simplement noté ce trait avec d'autres (p. 471) pour montrer la facilité "déconcertante" avec laquelle les Canadiens parlent de la mort.

A la page 238 il m'est impossible, malgré mes efforts, de distinguer l'opinion de M. Filiatrault. Il commence par défendre ce que je n'attaque pas, à savoir l'habitude de grouper les événements de la vie autour des dates de deuils. Je ne parlais en effet que du *ton* si naturel, dont ces deuils sont mentionnés. L'auteur s'en aperçoit lui-même au bout de douze lignes et part alors sur la défensive de ce ton chez ses compatriotes. Quel argument donne-t-il pour les justifier? C'est que les Canadiens n'admettent les larmes dans les yeux qu'"à la scène"! Il termine par ces mots: "Peut-être au Canada trouve-t-on plus rarement qu'en France, à l'évocation des défunts, ce quelque chose de discret et comme d'involontaire qui atteste une sensibilité plus fine". Je n'avais pas dit autre chose, et je n'avais même pas osé aller jusque-là... Alors pourquoi cette page de critiques pour aboutir à la renchérir?

Page 472 du *Correspondant*, j'avais cité un mot qu'il n'est pas rare d'entendre au Canada et je l'avais fait en employant une locution de terroir dont j'avais bien soin d'expliquer le sens à nos Français: "Voilà l'endroit où "j'ai noyé" [c'est-à-dire perdu dans l'eau] mon fils en prenant un bain". — M. Filiatrault copie ainsi (page 239): "Voilà l'endroit où j'ai noyé mon fils en prenant un bain". C'est-à-dire qu'il supprime 1° les nouveaux guillemets dont j'avais eu soin d'encadrer les mots "j'ai noyé"; 2° l'explication entre crochets que j'avais pris garde de faire suivre immédiatement afin d'éviter toute méprise. En revanche, le critique, qui supprime 2 guillemets, 2 crochets et 8 mots indispensables, se permet d'en ajouter deux qui rendent la parole plus odieuse. J'avais dit que l'on entendait cela "dans un salon ou dans un train": on ajoute: "dans un salon (*de bateau*)". L'on a beau jeu maintenant pour commenter: "D'après la manière dont la chose se présente on croirait qu'au Canada on noie les enfants comme les petits chats. Non; pour les sentiments simples, primitifs, qui sont aussi les plus religieux, le coeur des mères... etc., etc." Voilà qui est

grave. Je puis avoir bien des défauts comme écrivain et comme conférencier et avoir le malheur de ne pas plaire à M. l'abbé Filiatrault, mais j'affirme qu'il ne m'est jamais arrivé et qu'il ne m'arrivera jamais de tronquer une citation pour triompher d'un adversaire.

Quant au vasistas pratiqué dans les cercueils au-dessus de la tête des morts, l'auteur en fait une défense littéraire et historique, qui n'est point sans élégance. René a bien jeté un dernier regard sur le visage d'Atala. Mais justement n'est-il point infiniment triste de voir se corrompre cette beauté de la mort que décrit si bien M. Filiatrault et que chacun a pu contempler durant deux ou trois jours? Quant à espérer que cette pratique suscitera au Canada des saints François de Borgia, je me joins aux vœux de M. Filiatrault, mais alors qu'il n'invoque plus "la surnaturelle beauté de la mort", les deux arguments étant contradictoires.

Je ne discuterai pas avec mon adversaire le nombre de chapeaux qui se soulèvent à Montréal sur le passage d'un convoi funèbre, car "les saluts en Amérique sont tellement sommaires" qu'ils me semblent bien parfois se réduire à zéro; mais je lui souhaiterai bien cordialement de n'avoir jamais à suivre à pied ces "allures graves de processions funéraires" lorsque les corbillards se hâtent vers la Montagne royale par l'Union avenue ou une autre: qu'il veuille bien du moins l'essayer... une seule fois.

Je sais la belle *Fête des Morts* instituée en 1906 par Mgr Bruchési, mais je ne goûte pas moins les 800,000 Parisiens qui, à chaque Toussaint, sans mot d'ordre de personne, vont honorer leurs morts dans les grandes nécropoles.

Qu'est-ce que M. Filiatrault appelle donc "ces petites philosophies d'occasion inventées par motif de courtoisie (et qui ne sont jamais bien sérieuses)"? Il s'agit de ces deux idées que je croyais banales à force d'être vraies: 1^o—des parents qui perdent un fils unique ont un désespoir beaucoup plus grand que ceux à qui il reste 10 enfants, non pas du tout parce que les premiers aimaient plus leur enfant, mais parce que sa perte est pour eux un malheur autrement irréparable et sans compensation;—2^e idée: les matérialistes ont pour le corps un culte beau-

coup plus vif que les chrétiens parce que ceux-là croient que c'est tout ce qui reste de leurs morts, tandis que ceux-ci savent que ce n'est là que le compagnon de chaîne de l'âme immortelle qui s'est envolée dans les sphères d'en haut. Jamais je n'aurais cru certes, que c'est moi qui eusse inventé ces vérités-là!

* * *

C'est dans la troisième partie que je suis le plus embarrassé pour répondre à M. Filiatrault parce que la discussion des idées y fait place à une attaque personnelle, non pas lourde certes, mais dure.

J'aurais bien envie de lui demander pourquoi il est hanté à la page 243, comme à toutes les autres, de cette idée fausse, que le conférencier français comme l'écrivain français calcule tous ses "effets" et ne laisse rien à la spontanéité et à la sincérité; —comment il peut traiter de sujet restreint et "spécial" le génie lyrique de Bossuet, ou voir dans les vieux pays opposés à l'Amérique la "concurrence âpre" et le "*struggle for life*".

Mais peut-être tout cela est-il simple paradoxe de M. Filiatrault comme lorsqu'il conseille tout uniment aux conférenciers de Laval d'être des Bossuet ou des Guizot, excusez du peu.

Le critique me prête quelque part une "conclusion" contre laquelle je suis encore obligé de m'inscrire en faux, c'est que "l'orateur idéal pour le public de Montréal ou de Québec serait un Emile Deschanel ou un Francisque Sarcey". Je n'ai dit une pareille chose nulle part. J'ai dit au contraire, p. 476 que son idéal semble être "la conférence littéraire d'un Brunetière ou d'un Doumic". Plus loin, dans un autre développement en toute une 4e partie, c'est-à-dire résumant les goûts français du Canadien, j'ai rappelé son inclination pour la conférence, et j'ai cru intéressant, à ce propos, de mentionner rapidement dans une phrase incidente les deux fondateurs de ce genre en Europe, Emile Deschanel et Francisque Sarcey, en même temps que sa filiation du cours romantique. Mélanger ensemble ces deux développements parfaitement distincts et que je croyais suffisamment clairs, constitue donc un contre-sens formel sur ma pensée.

Le vrai, sous tout cela, c'est que ma manière de parler n'a point eu l'heur de plaire à M. l'abbé Filiatrault : j'en gémiss et n'y puis plus rien faire. Mais je saisis à merveille les épigrammes piquantes des pages 243 et 246, qui sont près de constituer un portrait de moi-même passablement grotesque et même un peu odieux. Je ne réclame pas au nom des droits de l'hospitalité. Seulement je ne suis pas sûr que l'auteur flatte beaucoup ses compatriotes qui, au nombre de 1000 à 1200, sont venus, pendant deux ans, entendre le pauvre "monsieur correct".

Ma réponse définitive, Monsieur le Directeur, est bien simple, c'est que j'éprouve autant de sympathie pour les Sulpiciens du Canada que M. Filiatrault en a peu pour ma personne, que je ne manque jamais d'affirmer ardemment cette sympathie par la plume ou la parole et que je les ai fait acclamer encore cette année dans les grandes villes de Nantes et de Saint-Nazaire ; que je ne cesserai jamais de dire du bien du Canada, sans croire pour cela que chacun de ses habitants est un saint mûr pour la canonisation, et que pour prouver ma fidèle amitié par un acte, je vais donner mes cours publics de 1910 sur la littérature canadienne, ce qui ne s'était jamais fait, à ma connaissance, dans l'Université de France.

Louis Arnould.

Un Dernier Mot

Sans me permettre une seule remarque de détail sur les pages qui précèdent, je laisse au lecteur le soin de dire de quel côté on a su garder un ton plus digne et plus modéré. Tout avertit qu'il faut clore le débat sans perdre une minute. Je n'éprouve aucune gêne à demander cela. Quiconque a manié une plume, avec des ressources d'esprit que lui-même estimait bien modeste, sait que dans une discussion c'est le départ qui est laborieux. A mesure qu'on avance il se produit dans les facultés une sorte d'électrisation qui provoque les idées et suggère les ripostes. Ajoutez que sur un point qui intéresse la fierté nationale, celui-là a le beau rôle qui est dans son propre pays : il trouve dans l'opinion un appui sûr. Si donc aujourd'hui j'en appelle à la Conférence de La Haye et demande le désarmement, personne ne suspectera mon courage. La malignité des lecteurs trouve dans ces tournois un plaisir recherché. Mais ce sont divertissements coûteux. Des causes en sont atteintes qui paraîtront bien graves mises en regard de nos petits jeux littéraires.

Je voudrais dire ici en quoi j'ai pu manquer un peu de justice envers M. Arnould, quoique d'une manière bien involontaire, ne m'en étant avisé qu'à la fin. Je m'étais imposé pour tâche de signaler, dans l'article du *Correspondant*, les choses qui me semblaient mériter d'être atténuées ou même écartées (celles-là rares). Il s'est trouvé qu'en les groupant je leur ai donné une force qu'elles n'avaient pas, prises à leur place, et entourées d'appréciations cordiales et bienveillantes. Il y a eu là de ma part gaucherie de métier, sans intention déloyale. Quelques personnes m'ont dit aussi que dans ma seconde partie plusieurs passages se terminaient par une pointe trop acérée. J'accepte ce jugement sans hésiter. Je prie seulement qu'on songe comme il est difficile, quand on pare de rudes coups, de si parfaitement tenir son arme en main qu'on n'égratigne pas en retour. Néanmoins j'offre sur ce point à M. Arnould mes excuses de gentilhomme.

Et maintenant je ne puis pourtant pas prendre tous les torts à mon compte. Je persiste à dire qu'il y a des critiques si vives et si blessantes qu'elles ne passent pas, quelque soin qu'on prenne à les enguirlander d'éloges. Chesterfield disait à son fils: "N'attaquez jamais un corps social; les individus pardonnent, les corps jamais". Cela paraît dur, mais pourtant il est à l'honneur de l'humanité qu'un homme soit plus impatient de ce qui blesse l'âme nationale que de ce qui s'attaque à son nom personnel. Que si on me dit: "Vous êtes trop susceptibles! Il y a des peuples à qui on peut dire sans les blesser: "Vous n'êtes pas polis, vous crachez partout, vous ne saluez pas les gens, vous ne faites pas les visites requises, vous n'accusez pas réception, vos moeurs universitaires sont déplorables, si vous avez un culte pour les morts c'est un singulier culte, etc."—Je nie cela avec toute l'énergie qui est en moi. Le peuple n'existe pas sur la surface du globe qui entendra ces choses avec bonhomie. J'ajoute, et l'on me saura gré de mon extrême franchise, que si par hasard quelques-unes de ces critiques sont fondées ce ne sont pas les moins cuisantes, et il faut longtemps se demander si on est justement l'homme à qui il convient de les produire. Mais je ne veux pas me laisser entraîner de nouveau à une âpreté qui irait contre le but que j'ai tant à coeur. M. Arnould croit que je tiens son talent en faible estime. C'est le contraire qui est la vérité. Je doute qu'aucun de ses confrères l'ait égalé dans l'art du professeur, ce qui est bien la qualité essentielle dans sa carrière. Ses *Lundis* en particulier étaient très goûtés pour la manière claire et preste dont il dépouillait, dans la critique, un devoir d'élève. Gentilhomme jusqu'au bout des ongles, en même temps que lettré d'élite, M. Arnould a laissé dans la société de Montréal un souvenir charmant.

Il faut finir. Je désavoue, sans même discuter, tout ce qui a pu faire de la peine, et je tends la branche d'olivier, au nom de toutes les choses catholiques et françaises que nous aimons en commun. J'espère qu'on ne la refusera pas.

Hector Filiault.

Une Révolution : L'engrais Atmosphérique



COMBIEN ironique le nom d'*azote* donné à ce gaz impropre à la respiration comme à la combustion, qui forme en volume les quatre cinquièmes de notre atmosphère! Contraire à la vie, semble dire l'étymologie — et c'est un des éléments essentiels de toute matière vivante: pas de protoplasme qui ne le renferme; l'azote est absolument nécessaire à la vie tant végétale qu'animale ⁽¹⁾.

La matière organisée emprunte à la matière inerte cet élément indispensable. Les animaux, il est vrai, n'ont pas cette faculté *d'élaborer* la matière minérale, de la transformer en leur propre substance; mais c'est le rôle des végétaux de travailler pour eux, de leur fournir une alimentation assimilable, d'être en un mot des "appareils de synthèse" dont ils utilisent les produits:

Sic vos non vobis mellificatis, apes.

Nos moyens d'existence, notre existence même par conséquent, dépendent de l'activité avec laquelle les plantes croissent et se développent, c'est-à-dire de la quantité d'azote qu'elles prélèvent sur le milieu extérieur.

L'azote se trouve dans l'atmosphère en quantité formidable: on l'évalue à 80,000 tonnes par hectare — mais, d'une manière générale, les plantes ne fixent pas, ou du moins fort peu, d'azote

(1) La même antiphrase, involontaire de la part des fondateurs de la nomenclature chimique, se retrouve dans le nom de *l'oxygène*. "Générateur d'acide," voudrait-il dire—et ce n'est pourtant pas lui, mais l'hydrogène qui est l'élément essentiel des acides.

libre. Il y a bien cependant les légumineuses (lupin, luzerne, etc...) qui le peuvent faire grâce à des colonies de bactéries qui s'établissent sur leurs racines et forment des nodosités visibles à l'oeil nu. Certains microorganismes, ferments figurés, peuvent enrichir en azote la terre arable; mais ces phénomènes, pour intéressants qu'ils soient, n'ont en somme que peu d'importance.

C'est donc au sol même que les plantes empruntent l'azote: sous quelles formes l'y rencontrent-elles? Tout d'abord à l'état de produits de décomposition des matières organiques (fumiers, feuilles mortes, etc...), amides, composés ammoniacaux, nitrites et nitrates.

Les végétaux ne peuvent certainement fixer que fort peu d'azote lorsqu'il fait encore partie d'une combinaison organique; les engrais de cette nature, quoique les plus utiles, puisqu'ils rendent à la terre en même temps que de l'humus une partie de l'azote que les récoltes lui avaient pris, n'ont qu'une action très lente. Par un phénomène microbien cet azote organique se transforme d'abord en azote ammoniacal; les composés ammoniacaux donnent ensuite des nitrites et ces derniers à leur tour des nitrates. Les végétaux ne fixent presque exclusivement que l'azote nitrique. Ajoutons cependant que les sels ammoniacaux et corps analogues peuvent être en partie directement utilisés, mais leur presque totalité subit rapidement, dans le sol, l'oxydation microbienne, surtout en terrain calcaire, de sorte que le sulfate d'ammoniaque peut être employé comme engrais chimique au lieu des nitrates.

Que la *nitrification*, c'est-à-dire la transformation de l'azote organique ou ammoniacal en nitrates est le fait d'infiniment petits, Schloesing et Müntz l'ont prouvé, et Winogradski a montré que le changement s'effectue par les étapes indiquées.

L'agriculture répare donc surtout au moyen des nitrates naturels les pertes du sol en azote. Sur cette épargne séculaire elle tire aujourd'hui des lettres de change si élevées qu'il faudra bientôt fermer ce compte: les gisements s'épuisent, ils ne pourront plus rien fournir d'ici vingt-cinq à quarante ans, semble-t-il. Dans les meilleures conditions, d'autre part, la nitrification spontanée des déchets organiques ne peut suffire à la con-

sommation actuelle des nitrates dans le monde. Sommes-nous donc condamnés, à mesure que la population du globe s'accroît et que ses besoins se multiplient, à voir la fertilité de son sol diminuer? Marchons-nous vers une famine universelle, ou l'industrie de l'homme peut-elle remédier à cet état de choses inquiétant?

Ce problème de la restitution au sol des éléments qu'on lui ravit a toujours, mais dans ces dernières années surtout, préoccupé les économistes et les savants. L'électrochimie vient aujourd'hui de le résoudre en ce qui concerne l'azote.

L'atmosphère constitue une réserve d'azote à laquelle la matière organisée ne touche guère. Elle contient en même temps l'oxygène nécessaire à la formation des nitrates. On a depuis longtemps songé à utiliser cette source intarissable. "La fixation de l'azote atmosphérique, a dit Sir William Crookes, est une des plus grandes découvertes qui s'offrent au génie des chimistes. Elle est certainement d'une importance considérable pour le bien-être et le bonheur des races civilisées de l'humanité."

On sait, depuis les expériences de Cavendish et de Priestley vers 1785, que les deux gaz azote et oxygène peuvent s'unir sous l'action des étincelles électriques; mais inversement les combinaisons oxygénées de l'azote sont dissociées en leurs éléments par l'électricité, de telle sorte que, deux réactions inverses pouvant se produire, il s'établit entre elles un équilibre caractérisé pour chaque température par une proportion déterminée des éléments d'une part et des composés d'autre part. Le bioxyde d'azote se forme par la combinaison de l'azote et de l'oxygène d'autant plus abondamment que la température est plus élevée: à 3.000° C. on peut avoir dans le mélange 4 à 5 pour cent de ce corps, tandis qu'on en a tout au plus 0,7 pour cent à 1800° C. La réaction semble n'être qu'un phénomène thermique. L'arc électrique permet d'atteindre une température très élevée: la proportion du bioxyde d'azote dans le mélange gazeux est alors suffisante pour qu'on puisse songer à une utilisation pratique. Une difficulté se présente: quand la température s'abaisse lentement une partie de l'oxyde se décompose; va-t-on perdre tout le bénéfice qui résultait de l'emploi d'une très haute tempéra-

ture? Non pas; on sait depuis les travaux de Sainte-Claire Deville qu'un refroidissement brusque empêche cette réaction inverse. On a ainsi le principe du procédé Birkeland et Eyde exploité par la société franco-norvégienne à l'usine de Notodden, et du procédé Otto Schoenherr appliqué par la Bädische Anilin und Soda Fabrik dans son installation de Christianssand (Norvège).

Dans le premier cas, l'arc électrique dévié au moyen d'un champ magnétique puissant prend l'aspect d'un disque contenu dans un four de la même forme où l'air arrive. Les produits de la réaction sont entraînés dans des tours à absorption où ils rencontrent un courant d'eau. Dès que la température des gaz s'abaisse à 600° C., le bioxyde d'azote se combinant à l'oxygène se transforme en peroxyde dont les deux tiers se dissolvent pour donner de l'acide azotique. Le dernier tiers redevient du bioxyde d'azote qu'on peut faire rentrer dans la fabrication en l'envoyant avec de l'air alimenter le four électrique. L'acide nitrique obtenu neutralisé par la chaux donne le nitrate de calcium dont la seule usine de Notodden produira bientôt par an 280,000 tonnes.

Le second procédé (Christianssand) ne diffère du premier que par la forme de l'arc électrique et le mode de réfrigération du mélange gazeux. L'air circule en un tourbillon hélicoïdal autour d'un arc à combustion tranquille de 5 à 7 mètres de longueur. Les installations de la Bädische Anilin und Soda Fabrik comprendront bientôt en Norvège une puissance totale de 120,000 H.P.

Le nouveau mode de préparation de l'acide azotique n'intéresse pas seulement l'agriculture. On sait que ce produit a de nombreuses applications industrielles qu'on peut ranger en trois groupes: 1°) la fabrication des nitrates et des nitrites et par suite des poudres, feux d'artifices, de la pierre infernale, des plaques de photographie, etc...; 2°) la préparation des dérivés nitrés aromatiques employés pour l'industrie des matières colorantes; 3°) la production des éthers nitriques, nitroglycérine, fulmicoton; et par eux, des explosifs, du collodion, du celluloid et de la soie artificielle. On comprendra dès lors

l'importance de cette découverte de la fixation industrielle de l'azote atmosphérique.

Au point de vue agricole, on peut au lieu de l'azote nitrique employer l'azote ammoniacal. Or l'électrochimie permet encore de mettre sous cette forme l'azote de l'air.

L'azote et l'hydrogène peuvent s'unir sous l'influence de l'étincelle électrique mais cette réaction est limitée par la réaction inverse: décomposition du gaz ammoniac en ses éléments. A cette méthode directe, difficilement applicable, de la formation du gaz ammoniac, on a substitué un procédé indirect, à savoir: la formation de cyanamide, qui se détruit dans le sol par l'action de l'eau en donnant de l'ammoniaque et du carbonate de chaux. Il faut dans ce cas obtenir d'abord l'azote pur, en débarrassant l'air de l'oxygène soit par passage sur du cuivre chauffé au rouge, soit par distillation de l'air liquide. Le gaz azote passant sur du carbure de calcium chauffé à 800° ou sur un mélange de coke et de chaux dans le four électrique, donne la cyanamide. Celle-ci peut être employée comme engrais; mais on peut aussi la décomposer dans un appareil convenablement disposé et transformer le gaz ammoniac obtenu en sulfate d'ammoniaque.

Polszénus a montré que si l'on ajoute au carbone de calcium avant l'action de l'azote, on peut abaisser considérablement la température de la réaction; on obtient alors un corps analogue à la cyanamide, la chaux azotée, qui dégage aussi de l'ammoniaque au contact de l'eau.

Désormais, plus de craintes, on le voit, au sujet de l'approvisionnement du monde en azote assimilable, ammoniacal ou nitrique: l'électrochimie met à notre disposition, en quantité illimitée, de véritables "engrais atmosphériques".

Jean Flahault.

Chronique des Revues

SOMMAIRE.—SUR LES DEUX RIVES (Article de *Ch. Arnaud*, de *l'Univers*).—CHRISTOPHE COLOMB ET LE PÔLE NORD (Article de *Diégo de la Croix*).—LE MAÎTRE DE LA TERRE ET L'ŒUVRE DU CATHOLICISME (Article de *M. X. Moisant*, de *la Revue d'apologétique*).—LA VRAIE FORCE DE L'ÉGLISE (Extrait d'un discours du cardinal *Mercier*).—LE CULTE DES IDÉES CLAIRES ET LE DANGER DE L'ÉCLECTISME (Extrait d'un discours de *M. Pierre de la Gorce*).—ÉTUDES CLASSIQUES ET ÉTUDES PRATIQUES (Article de *M. Léon Rameau*, de *la Revue pratique d'apologétique*).—LA MAISON DES CARMES (Article de *M. Frédéric Masson*).—L'AVOCAT, LA GRANDEUR DE SA TACHE (Article de *M. Edouard Rod*).—LE REBOUTEUX DE GÉVAUDAN. (*Des Journaux de Paris*).—UN MOT DE MGR BAURILLART.

SUR LES DEUX RIVES, PAR LÉON DE TINSEAU. (Appréciation de *M. Charles Arnaud—L'Univers*, 8 octobre).—Dans sa chronique des romans, le critique de *L'Univers* est amené à parler du livre de *M. de Tinséau*, où il est question de nous, comme chacun ici le sait. Mais l'auteur ne paraît pas en somme très sérieux au critique. Il n'est peut-être pas inutile de le savoir sur notre rive, puisqu'on le pense sur l'autre rive? Voilà pourquoi nous débutons dans notre chronique, ce mois-ci, par le renseignement livresque que voici, à propos de *Sur les deux rives* de *M. de Tinséau*.

Il y a déjà longtemps que je ne cesse de répéter que *M. Léon de Tinséau* est l'auteur le plus aimable, le plus exquis, le plus spirituel, des Contes bleus les plus touchants, les plus délicieux et parfois les plus absurdes qui aient paru dans ces vingt dernières années. La donnée en est généralement romanesque, le développement peu logique, la composition sans unité, je veux dire sans pédanterie: mais la grâce en est irrésistible, et rien que de penser à *Ma cousine Pot-au-feu* et à dix et vingt autres de ces jolies sonnettes, j'éprouve "un plaisir extrême". La sonnette des *Deux Rives* est moins aimable, bien qu'elle contienne au moins l'indication d'une ou deux de ces scènes d'amour, à la fois chaste et passionnée, où excelle ce conteur délicieux,

Comme j'ai déjà dit et vais vous le redire!

C'est l'histoire d'une famille pauvre, mais honnête, qui s'exile au Canada pour y refaire une fortune abandonnée aux créanciers, y endure toutes sortes

de souffrances, mais finit par être récompensée dans la personne du fils aîné et grâce à l'amour d'une bonne petite Canadienne. Mais l'histoire n'est encore ici qu'un prétexte à géographie. Le Canada y est décrit comme il ne l'est dans aucun Foncin; il y a notamment des "vues" du St-Laurent dont aucune "carte postale" ne pourrait vous donner l'idée, et dont on pourrait presque dire que c'est du "Chateaubriand ironique", le peintre ayant toujours un peu l'air de railler lui-même son tableau et ses lecteurs.

CHRISTOPHE COLOMB ET LE PÔLE NORD. (Article de *Diégo*, dans la *Croix* de Paris, 16 septembre).—Dieu sait si l'on parle du pôle nord depuis quelques semaines. On en parle tant et si abondamment qu'il est clair pour tout observateur un peu sagace que la Science (avec un grand S!) n'est pas seule en cause. Il y a là quelque *machine*, quelque *scheme*, comme on dit ici, de gazette en quête de copie. Mais enfin, Cook est peut-être allé au pôle, à moins que ce ne soit Peary, ou encore tous les deux? Et alors, il était nécessaire que les revues comme les journaux s'occupassent de l'événement. Un journaliste américain, raconte *Diégo*, a comparé le Dr Cook à Christophe Colomb. Cela mérite réflexion. Il y a dans ce rapprochement une bonne part de vérité. Colomb ne fut pas le premier à mettre le pied sur le sol du Nouveau Monde, et pourtant il mérite sa gloire. Il y a des chances pour qu'un Esquimau quelconque ait touché à l'endroit exact où, comme disait cet enfant terrible, "c'est le sud partout"; mais Cook ou Peary, ou tous les deux, ou après enquête un autre peut-être, mériteront quand même leur gloire. Pourquoi, se demande *Diégo*?

Pourquoi? c'est que, dans un cas comme dans l'autre, le chercheur infatigable a été guidé par un idéal. Colomb s'embarque parce qu'il *comprend* que la terre est ronde. Le chercheur du pôle en fait autant parce qu'il *sait* pertinemment que cette terre ronde tourne sur elle-même, autour d'un axe immatériel. Cet axe supposé trace la sphère terrestre à deux endroits, et ces endroits sont les pôles. Deux endroits seulement, et c'est cette rareté qui passionne. *Deux points: c'est tout*. Et la pensée, envolée sur l'aile des mathématiques, contemple le but avant que l'oeil le découvre. Du reste, quand l'oeil arrive, il est bien attrapé. En effet, on ne voit rien, ou, tout au moins, rien de spécial. Et le regretté M. de Lapparent l'avait bien prédit. La terre, ayant une bosse au pôle sud, doit avoir un trou au pôle nord, c'est-à-dire une mer. La mer, là où il fait froid, se couvre de champs de glace, paysage monotone par excellence. Celui qui découvre n'a qu'un plai-

sir moral. En un sens, la conquête du pôle est une victoire de l'esprit sur la matière, de la foi scientifique sur le témoignage des sens. Et Colomb, lui aussi, avait la foi. Il l'avait envers et contre tous, et l'on sait la belle histoire de sa lutte contre les appréhensions irraisonnées de son équipage. C'était le souffle de l'alizé qui gonflait ses voiles, mais c'était le souffle de l'esprit qui avait poussé le "descobridor" sur les mers.

Mais il n'y a pas que des ressemblances entre l'acte du découvreur du pôle et celui du découvreur de l'Amérique, et c'est là surtout que Diégo se montre intéressant. Colomb avait deux buts pratiques : sauver des âmes et ouvrir au commerce des voies nouvelles. Ces deux buts ont été atteints. Mais le pôle ? Tout le monde peut se faire la réflexion qu'on a dit être celle du Président Taft : "Je ne vois pas bien ce que je pourrais en faire ?" L'humanité n'y trouvera aucun bénéfice ni matériel ni moral. Et la science ?

La science elle-même—explique un savant, M. de le Goye, de l'Académie des Sciences de Paris—n'est guère intéressée dans la découverte de ce point privilégié du globe, car, ces privilèges étant d'ordre abstrait, mathématique, étaient connus par la déduction avant de l'être par l'expérience, qui, de son côté, ne peut pas contredire les calculs. On fera tout au plus quelques vérifications, mais trop attendues et trop escomptées pour être sensationnelles. On constatera, par exemple, que le pendule bat plus vite qu'à l'équateur, car le centre de la terre étant plus voisin, la pesanteur se fait mieux sentir. Mais on savait déjà cela par les expériences faites dans toute la région polaire.

La recherche du pôle, c'est donc surtout un sport ; mais il faut avouer que c'est un sport qui n'est pas à la portée de tous. D'ailleurs, pour ce qui est de Cook et de Peary, il ne faut pas s'emballer trop vite. Le mieux est d'attendre. Et Diégo, qui sait être aimable, nous en donne cette raison pleine d'humour.

Un explorateur peut parfaitement revenir du pôle sans pouvoir fournir la preuve qu'il y est allé. Le pôle est un lieu où l'on rencontre tous les méridiens, mais où l'on ne rencontre personne. Pas de notaires, ni d'huisiers, pour donner de l'authenticité aux actes. Pas de marchands de "souvenirs", pas même un bout de rochers pour y écrire son nom ! Rien que de la glace et de la glace qui marche, de sorte que le glaçon qui passe aujourd'hui au pôle n'y sera plus demain. Avouez que, dans ces conditions, il est difficile de prouver quoi que ce soit. Seulement le public, de son côté, n'est

pas obligé de croire ce qu'on lui dit. De sorte que les explorateurs, à l'exemple de ceux qui pilotent le vaisseau de l'Etat, ne peuvent que poser devant les législateurs de l'opinion la "question de confiance".

LE MAÎTRE DE LA TERRE ET L'AVENIR DU CATHOLICISME. (Article de M. de Moisant, *Revue d'apologétique*, 1er octobre).—Le roman anglais de Robert-Hugh Benson *Le maître de la terre* fournit au collaborateur de la *Revue d'apologétique* la matière d'une très haute et très forte étude sur l'avenir du catholicisme. Il s'agit encore ici, plus ou moins, comme pour l'exploration du pôle nord, d'une question de confiance. Le point délicat c'est de savoir à qui il faut faire confiance. Pour nous croyants, la difficulté est vite résolue, mais il est intéressant d'étudier ce qu'en pensent les autres. L'on sait que le roman de Benson nous transporte dans l'avenir, au XXI^e siècle. Là, il nous fait assister à la lutte suprême — et il décrit vraiment une lutte grandiose — que se feront d'une part un catholicisme amoindri et d'autre part un humanitarisme orgueilleux. M. Moisant estime que *Le maître de la terre* échappe à bon droit à l'illusion du pacifisme. L'Évangile et l'histoire lui donnent raison. L'Église, nous le savons, aura toujours à combattre.

Nous devons accorder à Benson—écrit M. Moisant—que le catholicisme se présente en plusieurs manifestations inférieures et que l'incrédulité n'est souvent qu'un matérialisme sectaire. Oui, d'une part, des catholiques, par faiblesse d'esprit ou étroitesse de cœur, ne conçoivent qu'une religion incomplète et une apologétique inefficace: tels, ceux qui réduisent la vie chrétienne, soit à un pur intellectualisme, soit, au contraire, à une piété aveugle ou à une activité tout extérieure; tels surtout ceux dont la foi, l'espérance et la charité languissantes n'expriment plus aucune énergie. Ce catholicisme amoindri lutte péniblement, sous nos yeux, contre l'irrégion. Dans cent ans, il est à croire que le monde donnera un spectacle analogue. On verra encore des catholiques au zèle aveugle et enfantin et d'autres qui n'éprouveront même pas l'espoir et le désir de défendre leur foi.

D'autre part l'humanitarisme orgueilleux ne désarmera pas, et là encore l'auteur du roman *Le maître de la terre* expose des prévisions qui ne sont pas chimériques.

Mais, continue le collaborateur de la *Revue d'apologétique*, si les deux armées de la grande lutte future dont M. Benson

nous donne la description ne sont pas des fantômes, elles ne représentent pourtant qu'une partie des forces en conflit.

Pourquoi nier que le catholicisme ait dans cent ans une action glorieuse et qu'il compte de nobles défenseurs? M. Benson n'a qu'à regarder autour de lui, dans l'histoire contemporaine de son pays et, que son humilité nous permette d'ajouter, dans sa propre histoire. Pourquoi, dans cent ans comme aujourd'hui, ne verrait-on pas l'archevêque catholique de Westminster diriger avec un tact supérieur quelque grandiose manifestation eucharistique? Pourquoi, dans cent ans comme aujourd'hui, ne verrait-on pas un fils du primat protestant de Cantorbéry apporter à l'Eglise catholique l'hommage de son nom et de son talent?—Si humiliés que soient par leurs adversaires les catholiques de France, ne comptent-ils pas eux aussi dans leurs rangs des hommes d'action intelligente, de vertu sincère et de science authentique? De quel droit prétendre qu'ils n'aurent pas de successeurs et qu'ils sont en train d'écrire la dernière page glorieuse de leur histoire?—Mais c'est vers Rome surtout qu'il faut tourner les regards, si l'on veut saisir l'orientation du catholicisme et en prévoir les destinées. Qu'on relise les encycliques de Léon XIII, qu'on examine l'action et la pensée de Pie X; on verra si le catholicisme officiel et authentique se résigne à un avenir d'action languissante et humiliée. Pourquoi supposer que la courbe ascendante de la vie catholique va soudain se briser ou s'affaïsser?

LA VRAIE FORCE DE L'EGLISE. (Extrait du discours de clôture du cardinal Mercier, au Congrès de Malines, septembre 1909). —Et s'il en était besoin, pour confirmer l'argumentation du collaborateur de la *Revue d'apologétique*, nous citerions ce passage du discours, au récent Congrès catholique de Malines, du cardinal Mercier, où se trouve éloquentement ramassée une belle démonstration de la vraie force de l'Eglise.

Il y a dix-neuf siècles, dans la force absolue de l'empire romain, nul des despotes ne songeait qu'une petite pierre se détachait à ce moment des collines de la Judée et qu'après trois siècles elle couvrirait ce grand empire dans la poussière. Et pourtant douze hommes illettrés, sans ressources, étrangers au monde, douze artisans, disciples d'un maître que ses compatriotes ont honni et crucifié, partirent par le monde et prêchèrent. Et leurs disciples firent comme eux. Trente-trois papes pendant trois siècles moururent de la main du bourreau jusqu'à ce qu'enfin le colosse romain dût se reconnaître vaincu.—Ne sentez-vous pas, vous aussi, le levain qui travaille, les bourgeons qui apparaissent? Le nombre des missionnaires a passé de 31,889 à 42,922, celui des églises nouvelles bâties aux pays de mission de 37,000 à 46,000, celui des conversions au catholicisme de 25 millions à 36

millions!—Nous assistons à cette merveille de la femme missionnaire. Une foule de nos religieuses belges se répandent par le monde entier, vont soigner en de lointaines régions la lèpre ou la maladie du sommeil, et éclairer ceux qui dorment à l'ombre de la mort.—Jamais l'Eglise n'a vu à côté du mal tant d'âmes avides de se dévouer et de s'immoler; parmi l'épiscopat, le clergé et les fidèles, jamais plus de vie apostolique et de foi, de vertu et de pratique religieuse. L'individualisme dessèche la société, mais la communion des saints transfigure les âmes fidèles à la loi de l'Esprit-Saint. De plus en plus ces âmes manifestent au siège de Pierre leur fidélité et leur amour.—Où trouver une organisation comparable à celle des 265 millions de fidèles, qui, unis aux prêtres et aux évêques, s'inclinent devant les dogmes et les décisions disciplinaires d'un seul homme, Notre Saint-Père le Pape. Concevez-vous l'Eglise plus unie, plus fermement attachée à la tradition apostolique qu'elle ne l'est? Sa sainteté est plus grande qu'à aucune époque, sauf peut-être à ses origines. Le signe de la persécution lui manque-t-il? Je ne parle pas que des massacres d'Arménie. Les hommages donnés par les descendants d'Helvétius et de Voltaire aux autres religions que la chrétienne, Bouddha, Confucius, sont célèbres; seul le christianisme a le perpétuel honneur d'être l'objet de leur haine!—Qu'un religieux traître sacrifie sa foi, il est aussitôt placé dans le Panthéon rationaliste. La scène du Calvaire se répète tous les jours: un larron insulte le Christ, l'autre mendie sa miséricorde, Judas fuit avec ses 30 deniers, la Vierge souffre le martyre de la mort de son divin Fils. Il en est toujours ainsi. O divin Jésus, vous êtes toujours le centre de l'histoire, vous concentrez toutes les haines et toutes les adorations! Seul vous êtes Dieu!—Un journaliste me demandait récemment si, à mon avis, le christianisme avait gagné depuis un siècle. Je lui répondis que l'Eglise a perdu en extension, mais qu'elle a gagné en intensité. Les faibles ont fui, mais les meilleurs sont devenus un corps d'élite de premier ordre. Le règne du Christ oscille comme une pendule; les oscillations sont plus ou moins amples, mais toutes sont isochrones.

LE CULTE DES IDÉES CLAIRES ET LE DANGER DE L'ÉCLECTISME.
 (Extrait d'un discours de M. Pierre de la Gorce à la conférence Olivaint).—Le grand mérite de cet enseignement moral et social de l'Eglise, que le cardinal archevêque de Malines exprime si éloquemment, c'est d'être clair et précis et de ne pas s'ennuager dans le vague de l'éclectisme tant vanté de nos jours. L'éminent historien qu'est M. Pierre de la Gorce, dans un discours qu'il donnait cet été à la conférence Olivaint, mettait magnifiquement en lumière la supériorité du culte des idées claires et l'infériorité troublante d'un faux éclectisme. M. de la Gorce parlait pour des jeunes gens de France, mais à combien de nos

étudiants et aussi de nos hommes mûrs ses conseils pourraient être utiles!

Ayez—disait-il—le culte des idées simples et claires. Ne dites ou n'écrivez que ce que vous comprendrez bien et entre plusieurs idées persuadez-vous que la plus simple est presque toujours la meilleure. N'adoptez une idée que quand vous sentirez que vous la tenez bien dans votre cerveau, comme on tient un objet dans les mains. Meublez votre intelligence, ne la surchargez pas. Nos pères, nos grands-pères surtout, se contentaient souvent de tracer des contours; ils dessinaient de merveilleux cadres, mais il faut avouer qu'ils ne les remplissaient point assez. Nous, à ce début du XXe siècle, je crains que nous ne tombions dans l'excès contraire et que la recherche de l'érudition, de la documentation, ne nous fasse verser parfois dans la confusion. Nous subissons dans nos études les influences étrangères, particulièrement celles de la science allemande. C'est un contact dont il faut se méfier. Dans ce commerce, nous n'acquerrons pas les qualités de nos voisins, et nous risquons d'altérer nos belles qualités françaises faites de netteté, de simplicité, de pétillement malicieux et de bonne grâce émue; nous risquons d'obscurcir ces belles flammes claires et lumineuses que nos pères ont, d'âge en âge, fait luire sur les hauteurs, comme autant de phares où les autres nations ont jadis allumé leurs propres flambeaux. La vraie science consiste moins à savoir beaucoup qu'à hiérarchiser ses connaissances, c'est-à-dire à tenir fermement quelques idées fondamentales, puis à grouper autour de ces idées maîtresses les idées secondaires, autour des idées secondaires les idées moindres, jusqu'à ce que de classement en classement on néglige le reste comme déchet inutile. C'est souvent, croyez-moi, une opération intellectuelle très saine que de s'alléger le cerveau et de déposer à terre le superflu de l'érudition.—Voulez-vous me permettre une anecdote? Je me rappelle qu'autrefois, bien autrefois, à la Sorbonne, j'entendis un examinateur—c'était, je crois, Saint-Marc-Girardin—interroger au baccalauréat. Il interrogea un candidat sur la géographie, et le candidat répondit bien. Alors il poussa les questions jusqu'aux détails les plus minutieux, les plus puérils même. Le candidat resta muet. Il y eut un assez long silence, et le malheureux collégien ne laissait pas que d'être un peu inquiet, quand Saint-Marc-Girardin le rassura d'un bon sourire et lui dit: "Je vous donne une très bonne note pour ce que vous savez; puis je vous en donne une bien meilleure encore pour tout ce que vous avez eu l'esprit de ne point apprendre." Et il ajouta un peu plus haut comme s'adressant à la galerie: "Quelle belle chose que de savoir discerner ce qu'on doit ignorer!"

Mais pour discerner il faut choisir, et nous voilà à l'éclectisme. Mot séduisant qui cache plus d'un danger. Au lieu de

choisir on peut tout confondre, et ce serait, disons mieux, c'est trop souvent, pour les jeunes et les vieux que hante le désir de ne rien brusquer et de tout concilier, un irréparable malheur. Voici, en tout cas, comment M. de la Gorce parle de l'éclectisme. C'est très net et très précis, puis, ce qui ne gêne rien, c'est très finement dit.

L'éclectisme est le défaut des gens très bien élevés, et, à ce titre, il pourrait bien être le vôtre. Il semble que l'éclectisme, si l'on s'en rapporte à l'étymologie du mot, consiste à exprimer le meilleur suc de toute chose, et à faire son propre suc avec toutes ces substances choisies. Ce serait merveille. Dans la pratique, ce n'est point cela du tout. L'éclectisme, dans la pratique, consiste en une série de concessions que les beaux esprits, les gens de salon, tous ceux qui marchent sur la pointe des pieds et ont toujours peur de briser quelque chose, se font entre eux, trop souvent aux dépens de la justice qui, de sa nature, est un peu rude, au dépens des notions simples et claires qui gênent précisément parce qu'elles sont trop claires, aux dépens de la vérité qui, de sa nature, est une et ne veut pas plus être entamée que la robe sans couture du Christ. Toutes ces petites compositions, dont l'éclectisme est fait, sont consenties en général par goût de conciliation, le plus honnêtement du monde. On ne dirait pas deux et deux font cinq, pas même deux et deux font quatre et demi, pas même deux et deux font quatre et quart; mais si l'on entend dire que deux et deux font quatre et un dixième, on n'ose contester pour si peu de chose, et on sourit d'un sourire obligeant qui prend un air d'acquiescement. Ainsi trompet-on—très honnêtement, je le répète—les autres et soi-même. On croit être conciliant; on ne fait que bâtir en réalité une légion de petites tours de Babel. On crée entre les opinions des espèces de moyennes, c'est-à-dire qu'on les énerve toutes. On évite une dispute, mais on entr'ouvre la petite fissure qui, s'élargissant bientôt, laissera passer tout le torrent des sophismes. Dans cette haute formation qui doit être le souci de votre jeunesse, évitez cet éclectisme, autant que vous pratiquerez d'ailleurs la bonne grâce, la tolérance, l'équité, et dites-vous bien que dans l'ordre moral le bien est le bien, le mal est le mal, que dans l'ordre religieux la vérité est une, et que dans l'ordre intellectuel deux et deux font quatre, sans plus.

ÉTUDES CLASSIQUES ET ÉTUDES PRATIQUES. (Article de M. Léon Rameau, *Revue pratique d'apologétique*, 1er août 1909).
—Pour bien comprendre ces hauts et féconds enseignements, il faut, avouons-le, une formation intellectuelle que l'esprit moderne s'efforce de combattre par bien des moyens. Que de gens hélas! parlent de ces difficiles problèmes comme un aveu-

gle des couleurs. Les études classiques, il n'en faut plus, dit-on. Le monde a marché depuis cent ans. Faites-nous des hommes pratiques, nous n'avons que faire des rêveurs et des diplômés qui crèvent de faim!—Qu'il faille tendre à toujours faire mieux, nous en tombons d'accord. Mais la question est précisément de savoir ce qui pour cela convient. On entend dire tous les jours que les études classiques doivent céder le pas aux études pratiques. Et ceux mêmes qui chantent le refrain banal à la louange de "nos collègues", ne laissent pas souvent de soutenir que leurs méthodes sont surannées. Ils ont tort. Mais comment les en convaincre? Une commission d'enquête fut chargée en France, il y a dix ans, en 1899, d'étudier, sous la présidence de M. Ribot, le député libéral aujourd'hui sénateur que tous connaissent, la réforme de l'enseignement secondaire. D'une façon générale, l'enseignement latin ou gréco-latin fut vaillamment défendu par un grand nombre de ceux qui vinrent déposer devant la susdite commission, non seulement par des lettrés, mais encore par des hommes de science et par des hommes pratiques.

Dans l'article que nous signalons, M. Léon Rameau rappelle ainsi ces témoignages qu'on ne saurait juger comme ayant été donnés de parti-pris.

Des hommes de science d'abord, et pas les premiers venus, ont affirmé qu'une longue expérience leur avait fait constater la supériorité des jeunes gens formés par la culture classique sur ceux de leurs rivaux qui en avaient été privés, lorsque les premiers se livraient aux études scientifiques. Ce sont M. Boutroux, membre de l'Institut, apportant le témoignage du mathématicien Hermite; M. Levasseur, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rappelant qu'en son temps tous les professeurs de science du lycée Saint-Louis consultés avaient fait la déclaration suivante: "Nos meilleurs élèves ne sont pas ceux de la section de sciences, mais ceux qui, ayant fait leurs lettres jusqu'à la logique inclusivement, sont entrés ensuite en élémentaires. Ils sont d'abord dans les rangs inférieurs, parce que leurs camarades ont sur eux l'avance de trois années d'acquis scientifique, mais peu à peu ils montent et arrivent à être les plus forts en spéciales; ils y prennent d'ordinaire les premières places". C'était, ajoutait M. Levasseur, un hommage rendu à la vertu des études *classiques* pour le développement général. Et croyez bien qu'en ce point l'enseignement libre ne donnerait point de démenti à l'enseignement universitaire; c'était une tradition jadis à la "rue des Postes" de recommander aux jeunes gens

de n'aborder la préparation à Saint-Cyr, Polytechnique ou Centrale, qu'après avoir terminé leurs études classiques, et là, tout comme au lycée Saint-Louis, on donnait pour raison la supériorité marquée des élèves de lettres parvenus en spéciales sur leurs rivaux du cours de sciences. En 1899 même, le prospectus de l'Ecole portait en première page la déclaration suivante: "Les études classiques sont de plus en plus recommandées comme étant la meilleure base d'une bonne préparation aux Ecoles, surtout lorsqu'on leur donne leur complément naturel, la philosophie". Nous citons il y a six ans des paroles très significatives prononcées au Conseil supérieur: "Il n'y a, disait M. Berthelot, qu'un enseignement classique, celui qui repose sur l'étude des langues anciennes." Et M. Mercadier, directeur des études à l'Ecole polytechnique, disait à son tour: "Depuis longtemps, la proportion des bacheliers ès lettres entrant à l'Ecole polytechnique est de 47 à 50 pour cent sur chaque promotion dont les 9-10 ont fait leur philosophie: à la sortie, ils se trouvent dans les cinquante premiers dans la proportion de 60 pour cent".

Le collaborateur de la *Revue pratique d'apologétique* passe ensuite au témoignage des hommes pratiques, et il écrit:

Les Chambres de commerce furent consultées en 1899, et leur témoignage fut si favorable aux études classiques traditionnelles que le ministre ne put s'empêcher de le relever dans sa lettre au président de la Commission. "Les Chambres de commerce, avez-vous dit, se sont toutes prononcées en faveur de l'enseignement classique." Il y a mieux. La Chambre de commerce lyonnaise (si remarquable par son esprit d'initiative) a comparé les succès remportés à l'Ecole commerciale de Lyon par les bacheliers classiques et modernes. L'avantage est pour les premiers. Mais les succès scolaires pourraient ne pas avoir de lendemain. La Chambre a pris la peine de suivre dans la carrière des affaires vingt de ses lauréats, le résultat a été le même. "C'est une erreur de croire, conclut le rapporteur, qu'un lettré est un commerçant ridicule. Un homme qui a fait de solides études est à sa place partout, et la vie si complexe de l'homme d'affaires de notre époque ne peut que profiter d'une éducation classique sérieusement faite." Terminons par la déposition de M. Paul Leroy-Beaulieu, un des hommes qui se sont occupés avec le plus de succès des questions économiques de notre temps: "C'est à ce propos du latin que je voulais vous dire quelques mots, et précisément parce que je suis un homme qui, après avoir quitté le lycée, après avoir fait des études à l'étranger, après avoir été étudiant en Allemagne, ce qui était rare dans ce temps-là, s'est adonné à l'étude du problème pratique. Je n'ai jamais éprouvé, quant à moi, qu'avoir fait de fortes études classiques fut une gêne pour comprendre les questions de finance, les questions économiques, les questions coloniales, pour aimer la colonisation et pour en faire. J'ai ressenti tout au contraire que de fortes études comme

on en faisait au temps de mon adolescence, de 1866 à 1872 (notez que c'était les études gréco-latines), donnaient à l'esprit une étendue, une vigueur à la fois et une souplesse qui lui permettaient de maîtriser les connaissances dont je viens de parler, qui le rendaient apte à bien juger et à bien réussir dans les applications économiques." Ainsi les hommes pratiques, professeurs de nos grandes Ecoles d'ingénieurs, membres éminents de nos Chambres de commerce, étaient d'avis de conserver les études classiques. M. le ministre le savait, et c'est justement pourquoi il les a tuées, non pas en instituant un enseignement primaire supérieur, et en lui ouvrant les carrières industrielles et commerciales, ce dont personne ne se scandaliserait, mais en lui ouvrant au même titre qu'à l'enseignement classique les carrières strictement libérales, et ceci en vertu d'une logique tout à fait digne d'un tenant de l'enseignement moderne.

LA MAISON DES CARMES. (Article de *M. Frédéric Masson*, de l'Académie française, 14 septembre 1909).—Il est encore ici question d'enseignement, bien que ce soit des locaux où il se donne plutôt que de l'enseignement lui-même que nous parle M. Masson. L'on sait que c'est à l'école des Carmes — ainsi nommée du nom de ses anciens possesseurs avant la Révolution — que l'Institut Catholique de Paris est installé depuis près d'un demi-siècle. Depuis Mgr Hamel de Québec plusieurs Canadiens ont vécu là des années précieuses, qui liront—ou mieux ont déjà lu—avec émotion l'article que nous signalons et que nous voudrions citer en entier. C'est aux Carmes qu'eurent lieu les fameux "massacres de septembre" dont l'histoire de la grande Révolution garde la flétrissure avec plusieurs autres. "Si intéressante que soit l'église attenante (Saint-Joseph-des-Carmes)—qui date de 1620—elle est peu de chose pour l'histoire, écrit M. Masson, près de ces longs corridors blancs, ces corridors comme à l'infini, blanchis à la chaux; près de ce jardin à carrés de légumes, où quelques allées droites d'arbres très vieux subsistent le long des murs; près de ce bassin aux margelles de pierre usée; près de cette porte toute nue ouvrant sur quelques degrés de pierre. Là, dans la banalité de ce décor très simple, s'encadra le drame..." Mais ce n'est pas la description de ce drame, si bien faite pourtant, que nous voulons emprunter à l'article de M. Masson. Nous nous arrêtons plutôt à la protestation émue contre la spoliation menaçante, qui ouvre l'article de l'éminent académicien,—et à laquelle tous les anciens élèves de Paris feront sûrement écho dans leur cœur.

Par suite de la loi dite de séparation, la maison des Carmes de la rue de Vaugirard, confisquée sur la mense archiépiscopale, a été attribuée à la ville de Paris. Cette maison est occupée par l'Institut catholique, moyennant un bail dont l'expiration est proche. Se confiant à la probité de la nation, aux termes de lois centenaires, à ce qui semblait de l'équité la plus vulgaire, la direction de l'Institut catholique avait fait de grands projets, construit et aménagé, à côté des bâtiments anciens, de vastes édifices pour les bibliothèques et les amphithéâtres. Là sont réunies, en effet, toutes les forces vives d'instruction scolastique et scientifique de l'Eglise de Paris, et même de bien des Eglises de France; là, depuis 1875, à côté des études théologiques qui firent l'honneur de la première école des Carmes, essayèrent de se développer dans ce qu'on espérait devoir être la liberté, les études scientifiques, littéraires, juridiques; là s'efforça de vivre l'Université catholique qui, pour occuper les chaires qu'elle avait hasardé de créer, rencontra tout de suite les hommes les plus éminents; là, Auguste Nisard, maître entre les maîtres, humaniste le plus pénétré de la moëlle antique, enseigna l'éloquence latine; là, sous la haute direction de Mgr d'Hulst, de Mgr Péchenard, de Mgr Baudrillart, M. de Lapparent, avant d'être élu secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, multiplia ses cours à la fois de géographie et de minéralogie; là, M. Branly découvrit et appliqua la télégraphie et la télé mécanique sans fil. Contraint, par les lois qu'on nomme de liberté, à restreindre ses ambitions, l'Institut catholique n'en avait pas moins ouvert cette année encore cinquante-huit cours où affluaient les auditeurs. Entre la Faculté de théologie, la Faculté de droit canonique, la Faculté de philosophie scolastique, la Faculté de droit, l'Ecole libre des hautes études littéraires et l'Ecole libre des hautes études scientifiques, se partageait l'effort généreux de ces hommes de bonne volonté. Les résultats obtenus ont été considérables et, mise à part toute question confessionnelle, il s'est allumé là un des foyers d'activité intellectuelle les plus ardents de Paris.

On a pensé que, pour l'éteindre, il suffirait de refuser le renouvellement du bail. Sur ces terrains qu'on vendra cher, on percera des rues, on créera des squares et l'on fera ainsi d'un coup deux bonnes affaires: l'une de propagande, l'autre d'argent, aux dépens des catholiques deux fois volés.

Faut-il croire, comme quelques mauvaises langues l'affirment, que c'est là un des épisodes de cette guerre que les officiels ont déclarée aux indépendants; qu'on se flatte ainsi de terrasser une concurrence qui, avec de médiocres moyens, atteint des résultats que n'ont jamais procurés ailleurs la prodigalité des subventions, la somptuosité des crédits, l'ampleur des locaux, la magnificence des fresques, l'étalage de toutes les marchandises artistiques, c'est ce qu'on voudrait ne point croire; mais pourquoi ne point constater qu'il en fut ainsi de l'enseignement primaire et du secondaire, et par quelle faveur le supérieur échapperait-il? Le plus sûr moyen de triompher de ses émules et de ses rivaux n'est-il pas de les supprimer, et puisque tout est proscrit de ce qui est le catholicisme, pourquoi épargnerait-on la

science qu'enseignent des catholiques et les découvertes qu'ils préparent? On le sait depuis Lavoisier: "La république n'a pas besoin de savants".

L'AVOCAT, LA GRANDEUR DE SA TACHE. (Article de *M. Edouard Rod*, septembre 1909). — Passer de *M. Frédéric Masson* à *M. Edouard Rod*, la transition est assez naturelle; elle l'est davantage encore quand il s'agit de l'école des Carmes d'une part et de l'ordre illustre des avocats d'autre part. Il y a des étudiants en droit à l'Institut catholique de Paris. Maître Robert, à propos duquel *M. Rod* écrit a peut-être passé par là? En tout cas, sa promotion à je ne sais trop quelle charge fournit au romancier l'occasion de dire beaucoup de bien de ces Messieurs de la toge. D'abord, dit-il, on les calomnie.

Pour beaucoup d'esprits simplistes, ils ne sont que des ergoteurs, prêts à défendre indifféremment le pour et le contre, selon la méthode classique des sophistes, et qui, au surplus, se font gloire de conserver à la société, quand on les écoute, les malandrins dont elle est encombrée; exercés à manier cette arme à double tranchant qu'est l'éloquence, ils s'en servent plus souvent pour le mal que pour le bien; ils aggravent par leurs exigences, plutôt qu'ils ne les atténuent par leur art, les désastres et les ruines où l'on invoque leur ministère, et leur conscience est en toutes choses miraculeusement élastique. Je me souviens d'un très intéressant récit de *M. Masson-Forestier*, dont le titre même parut invraisemblable: "Remords d'avocat". Un avocat est-il susceptible de remords professionnels? se demandait-on; et si d'aventure il en avait, comment pourrait-il vivre? La malfaisance et le crime lui fournissent la matière même de son talent, de ses succès, de ses gains; comment, à force de soutenir que des coupables sont innocents, ou que leurs fautes n'en sont pas, ne perdrait-il pas à la longue la juste notion du mal et du bien?

Mais, non, ce n'est pas là la vérité, du moins d'une façon générale, estime *M. Edouard Rod*. La tâche de l'avocat est grande et belle. D'abord, il y a l'erreur judiciaire que l'avocat peut faire éviter. La défense de l'innocent donc en première ligne, voilà qui grandit l'avocat. Et puis le coupable même n'est-il pas digne de sympathie? Il peut être plus ou moins coupable. Et même s'il est indigne, il est homme toujours. Et *M. Rod* écrit cette page émue:

Impossible cependant d'oublier qu'il (le coupable) est un homme. Impossible de ne pas frissonner en songeant à son désespoir, quand la porte de

la prison s'est refermée sur lui à l'heure où l'expiation commence, quand, retranché déjà du corps social, il en a vu se dresser contre lui toutes les forces formidables et vengeresses. Quelle que soit son abjection, il importe à l'efficacité même de son châtement qu'il conserve un appui pour aider sa défense. C'est l'avocat qui le lui prête: il apporte cette dernière lueur d'espoir sans laquelle la douleur humaine—fût-elle mille fois méritée—serait pourtant une chose trop affreuse et trop sombre; il soutient les forces qui défaillent avec le remords; il défend devant les juges, en même temps que les restes d'une misérable vie, les derniers droits de la pitié.

Mais ce n'est pas tout, autour du coupable et souffrant à cause de lui, il y a les innocents, les femmes, les enfants, les mères?

Le moindre coup d'oeil sur l'équilibre des fautes et des peines montre à quel point la justice est boiteuse, puisqu'elle ne peut atteindre ceux qui méritent d'être frappés sans abattre du même coup ceux qui ne le méritent pas. Autour de ces héros du crime, qui accaparent aux Assises toute l'attention, il y a ces deuils, ces angoisses, ces désespoirs qui restent à demi cachés dans les arrière-fonds du drame, il y a tous ceux et toutes celles que la catastrophe entraîne et qui en attendent la fin dans un sinistre isolement, car le vide se fait autour de ces orphelins et de ces veuves qui pleurent quelque chose de pire que la mort du père ou du mari. L'avocat n'est-il pas aussi le dernier recours de ces naufragés?

Sans doute, et M. Rod en convient volontiers, comme partout ailleurs, il peut y avoir des faiblesses chez les disciples de Thémis. Ce sont encore des hommes, que diable, et tout homme est faillible. Au lieu de travailler à éviter et à faire éviter les erreurs judiciaires, il en est peut-être qui plutôt embrouillent les choses. Il ne faudrait pas non plus trop urger la thèse qui voudrait gracier tous les coupables sous prétexte que des innocents vont en souffrir à côté d'eux; ce serait la voie ouverte à tous les désordres sans crainte possible de châtement. Tous les Ferrer du monde peuvent avoir une fille sympathique qui demande grâce. Mais en somme on peut souscrire à cette conclusion de l'écrivain dont nous analysons ici l'article:

Je ne prétends pas, certes, que tous les avocats apportent à leur tâche un égal sentiment de sa noblesse et de sa gravité. Ce serait trop beau.... Je dis seulement que leur tâche est grande; que les meilleurs en ont une juste conscience; qu'ils s'efforcent alors d'en rapprocher la pratique de

l'idéal; qu'elle suffit largement à remplir leur vie; et que c'est assez, après tout, pour l'honneur d'une profession où les récompenses sont parfois tardives, mais dont le généreux exercice peut donner les plus hautes joies.

LE REBOUTEUX DU GÉVAUDAN (à propos de médecine naturelle, fait-divers qui fait son tour de presse, les journaux de Paris, septembre-octobre 1909).—Les médecins comme les avocats ont une noble et grande mission à remplir dans la société, et je ne voudrais pour rien au monde sembler faire écho aux calomnies de Molière. Mais enfin, voici un incident que tous les journaux racontent, qui ne manquent pas de saveur et fera sourire les médecins intelligents, c'est-à-dire tous les médecins évidemment. On vient d'élever à Nasbinals une statue à un "rebouteux", mort depuis deux ans seulement, qui s'appelait prosaïquement Pierre Brioude. Nombre de gens affirmaient avoir été guéris par lui. Il n'usait d'ailleurs d'aucun moyen mystérieux. Il employait surtout le massage et appliquait ensuite des compresses de blancs d'oeufs et de térébenthine. Il ne réclamait jamais d'argent, mais acceptait toutefois des dons que lui faisaient les malades aisés. Il amassa, à ce qu'on raconte, une petite fortune. Sa mort fut l'occasion d'un deuil public. De là, la statue dont j'ai parlé. Un jour, il fallait s'y attendre, le guérisseur sans diplôme fut poursuivi devant les tribunaux de son pays. Il fut acquitté, et voici comment. Je cite M. Mantenay de l'*Univers*.

La légende nous apprend que le rebouteux du Gévaudan, lorsqu'il comparut devant le tribunal correctionnel de Marvejols, dissimulait sous sa longue blouse bleue un paquet assez volumineux. Comme le président demandait à l'accusé ce qu'il avait à dire pour sa défense, Brioude souleva sa blouse et montra aux juges un agneau dont il avait désarticulé les jambes; il étendit l'animal sur le plancher, et, s'adressant aux médecins présents: "Remettez-le en état de marcher" leur dit-il avec un sourire goguenard.—Ce défi n'ayant point été relevé, le rebouteux palpa, massa, manipula de ses grosses mains agiles les membres de l'agneau et bientôt l'animal se mit à gambader, aux applaudissements du public. Cette expérience entraîna l'acquiescement de Pierre Brioude.

UN MOT DE MGR BAUDRILLART.—L'un de nos derniers échos, dans la Chronique des Revues, nous a valu une réponse très

digne de Mgr Baudrillart. Nous nous faisons un devoir de la publier *in-extenso*. Les quelques erreurs matérielles que nous avons relevées dans son article au sujet de l'Université Laval s'expliquent. ⁽¹⁾

Voici la lettre de Mgr le recteur de l'Institut Catholique de Paris :

Institut Catholique de Paris,
74, Rue de Vaugirard.

Paris, le 25 octobre, 1909.

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction,

J'ai reçu le numéro de septembre de la *Revue Canadienne* et j'y ai lu le compte rendu que vous avez bien voulu faire de mes articles du *Correspondant* sur les *Universités catholiques*. Vous avez reconnu que j'ai parlé de l'*Université Laval* en termes très sympathiques, et certes j'ai pour cette glorieuse université les sentiments d'estime et de reconnaissance qu'elle mérite pour tout le bien qu'elle fait. Vous avez aussi relevé—très courtoisement—quelques inexactitudes de fait ou d'appréciation. Je tiendrai compte très volontiers des observations que vous m'avez faites, dans le nouveau tirage de mes articles réunis en brochure. Permettez-moi cependant de vous faire remarquer que ces "inexactitudes" sont pour le moins excusables. S'il s'agit de la statistique des maîtres et des élèves, je l'ai empruntée au recueil de *Minerva*, année 1908-1909. Or nous savons tous que les renseignements donnés par *Minerva* lui sont fournis par les administrations mêmes de nos universités. Généralement, ce sont les statistiques de l'année précédente; voilà pourquoi j'ai dit que je donnais les chiffres de 1907-1908; ce sont les chiffres de 1906-1907. J'ai reçu, depuis, votre dernier annuaire; je rectifierai; c'est facile. Si je me suis permis de dire que la Faculté des Arts n'existe que sur le papier, c'est parce que le même recueil de *Minerva* (p. 654), écrit qu'elle est *pur nominell*, traduisant exactement votre propre annuaire où il est dit, pour Montréal: "La Faculté des Arts est actuellement plus nominale que réelle", et pour Québec: "L'enseignement complet de la Faculté des Arts conduisant à la maîtrise ès-arts n'est pas encore organisé faute d'élèves. Vu le peu de ressources que présente le

⁽¹⁾ Il reste peut-être, mais nous aurions mauvaise grâce d'y insister—que le jugement porté par l'éminent recteur de Paris sur notre université nationale était plutôt sévère, et que s'il y avait des lacunes à signaler, ce n'était pas absolument heureux de le faire de façon à armer contre nous la critique d'adversaires peu scrupuleux, alors surtout (ainsi qu'on peut le constater dans le "rapport" que nous publions aux premières pages de cette livraison) que nos autorités universitaires s'efforcent tous les jours d'y porter remède—E.-J. A.

pays comme encouragement à la recherche de ce grade, il est peu probable que cet enseignement soit donné sitôt d'une manière sérieuse." Si j'ai dit, pour nos lecteurs français, que l'Ecole polytechnique de Montréal est une école centrale d'arts et métiers, c'est que ses chaires correspondent exactement à celles de nos écoles centrales et se proposent la même fin, tandis que chez nous, l'Ecole polytechnique, qui d'une part a donné de très grands savants, est d'autre part et avant tout une école militaire qui fournit des officiers d'artillerie et du génie. Enfin, si j'ai cru devoir signaler des lacunes, à côté de l'oeuvre déjà accomplie, c'est que je pense qu'il n'est pas plus habile que conforme à la rectitude de ne pas avouer ces choses devant des adversaires qui d'ailleurs les connaissent aussi bien que nous. N'ai-je point été aussi complètement sincère dans le jugement que j'ai porté sur nos universités catholiques françaises? En terminant, je tiens à vous assurer de nouveau des sentiments de sympathie, d'estime et d'admiration que je professe à l'égard de l'Université Laval, et de mon ardent désir de voir les liens se resserrer de plus en plus entre elle et nous. Veuillez agréer, Monsieur le secrétaire, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués en Notre-Seigneur.

ALFRED BAUDRILLART,
Recteur.

En définitive cette lettre de Mgr Baudrillart nous honore autant que sa sympathie et nous l'en remercions.

Elie. J. Auclair,
secrétaire de la Rédaction.

A Travers les Faits et les Œuvres

En Angleterre.—La crise du budget.—Un ajournement des Communes.—Discours violents.—M. Winston Churchill et M. Lloyd-George.—L'intervention du roi.—La mentalité de la chambre des lords.—L'élection de Bermondsey.—Une victoire unioniste.—Que va faire la chambre haute? —En France.—Une lettre collective de l'épiscopat français.—L'école chrétienne et l'école neutre.—La famille et l'Etat.—La neutralité scolaire.—Enseignement de l'Eglise.—Une règle de conduite.—Livres scolaires à l'index.—Appel aux parents chrétiens.—M. Briand et l'apaisement.—Le discours de Périgueux.—Sectaire cauteleux.—Les événements d'Espagne.—L'exécution du fauteur d'anarchisme, Ferrer.—La démission du grand homme d'Etat espagnol, Antonio Maura.

La crise du budget n'a pas encore atteint son dénouement en Angleterre. Nous avons décrit sa nature et ses péripéties dans notre dernière chronique. Durant les semaines qui viennent de s'écouler, la situation est devenue de plus en plus grave. Le 6 octobre, la loi des finances est sortie de ce que l'on appelle la phase de l'étude en comité. Et la Chambre des communes s'est ajournée jusqu'au 19. Mais cet ajournement n'a pas été une trêve. Plusieurs ministres ont prononcé des discours menaçants. M. Winston Churchill, président du bureau de commerce, parlant devant le club libéral national, a déclaré que le gouvernement ne ferait pas de proposition à la Chambre des lords et n'accepterait aucun compromis. Cette Chambre, a-t-il dit, n'a pas le droit d'intervenir dans l'administration financière du gouvernement, directement ou indirectement, et le parti libéral, uni sous un chef résolu, est prêt à la bataille, si on veut l'y forcer. M. Lloyd-George, le chancelier de l'Echiquier, a aussi parlé avec une extrême violence à Newcastle. Il a attaqué les ducs, englobant sous cette appellation, destinée à soulever les passions démocratiques, tous les grands propriétaires fonciers. "Un duc avec toute sa pompe, a-t-il dit, est aussi coûteux à entretenir qu'une couple de "Dreadnoughts". Aussi longtemps que les ducs se sont contentés d'être de simples idoles

et de se draper dans un silence solennel qui convenait à leur rang et à leur intelligence, tout allait bien. Mais quand le budget est survenu, ils sont descendus de leurs perchoirs parce que cette mesure dédorait un peu leurs carosses." Ce que les lords vont faire au sujet du budget, d'après M. Lloyd-George, sera plus grave pour eux que pour le gouvernement. Parlant de la crise imminente, l'orateur s'est écrié avec une dramatique véhémence : "Ce que nos pères ont conquis après plusieurs siècles d'efforts, de combats et de sang, nous ne le sacrifions pas. Nous ne serons pas traîtres au passé. La constitution sera peut-être mise en pièces. Qu'ils réfléchissent à ce qu'ils vont faire. Ils vont précipiter une révolution. Les lords peuvent la provoquer, mais ce sera le peuple qui la conduira. Des questions vont être soulevées qu'ils ne soupçonnent guère." Des discours aussi incendiaires ne peuvent manquer d'envenimer le conflit.

Pendant ce temps, le roi Edouard VII, le pacificateur, alarmé de la tournure que prenaient les événements politiques, a cru devoir sortir de sa réserve constitutionnelle, pour essayer d'amener les deux partis à une solution moyenne qui empêcherait le conflit de faire voler en éclats la constitution. Il a mandé à Balmoral M. Asquith, le premier ministre, et après lui M. Balfour et lord Lansdowne, les chefs conservateurs. Il est bien difficile de savoir d'une manière précise ce qui s'est passé dans ces entrevues. On croit que le roi a fait cette proposition : Les pairs laisseraient passer le budget, avec l'entente formelle, de la part du gouvernement, que le Parlement sera dissout aussitôt et le peuple appelé à se prononcer sans retard. Les ministres auraient cependant respectueusement représenté à Sa Majesté qu'il leur était bien difficile de prendre un tel engagement. Ils veulent aller à l'électorat directement sur la question du budget et du droit de veto des lords, si ceux-ci se décident à l'exercer. Il y a apparemment dans la majorité de la Chambre haute deux éléments. Un grand nombre de pairs conservateurs ne désirent pas se porter aux dernières extrémités, et préféreraient adopter le budget, plutôt que de donner aux libéraux un puissant cri électoral. Ils trouveraient plus politique d'attendre une meilleure occasion et de laisser le ministère faire les élections générales dans des conditions moins avanta-

geuses. Mais il y a des pairs qui sont, paraît-il, dans des dispositions irrémisiblement combatives. Le budget est l'avènement du socialisme, et le socialisme est un ennemi qu'ils veulent frapper sans retard d'un coup mortel. Ils ne veulent pas s'inquiéter de savoir si le coup sera mortel pour le socialisme, ou si plutôt il ne blessera pas grièvement ceux qui l'auront porté. Les nouvellistes politiques prétendent, d'autre part, que le cabinet n'est pas parfaitement uni quant au mérite intrinsèque du budget. MM. Lloyd-George, Winston Churchill, Harcourt et Lord Carrington seraient les seuls ministres enthousiastes pour la mesure.

Naturellement les chefs des deux partis se préoccupent de l'électorat. Comment sera-t-il affecté par le conflit? De quel côté est-il probable que se tournera la faveur populaire? C'est la quantité inconnue autour de laquelle s'entrecroisent bien des pronostics et des calculs. On conçoit donc quelle importance, étant donnée la situation, l'élection partielle de Bermondsey devait avoir aux yeux des leaders politiques. Cette élection, qui avait lieu le 28 octobre, excitait un ardent intérêt dans le monde parlementaire. Les deux partis y avaient arboré leur drapeau : le parti libéral celui du "budget contre la pauvreté", et le parti conservateur celui de la "réforme du tarif". Et dans les deux camps on se disait que le verdict rendu aurait une signification immense, au milieu de la crise profonde que traverse en ce moment l'Angleterre. Aux dernières élections générales le Dr Cooper, libéral, avait été élu par 1,759 voix de majorité. En 1900 et 1905 la division avait donné des majorités conservatrices de 300 et 360 voix. Le gouvernement espérait conserver cette circonscription, où il avait remporté une notable victoire il y a quatre ans, et il comptait, pour obtenir ce résultat, sur la popularité de ses mesures budgétaires. Ses calculs ont été déçus. Le candidat unioniste, M. Dumphreys a été élu par une majorité de 987 voix. Il a reçu 4,278 votes contre 3,291 donnés à M. E. L. Hughes, candidat libéral, et 1,435, donnés au Dr Salter, candidat ouvrier. Cette victoire a été accueillie avec exultation dans le camp unioniste. La presse conservatrice proclame que l'élection de Bermondsey a sonné le glas du budget Lloyd-George et qu'elle est un présage de triomphe pour la

réforme du tarif. Bermondsey est une division ouvrière typique, et quoique M. Dumphreys n'ait pas obtenu une majorité absolue sur les deux candidats qui étaient ses rivaux, cependant, les conservateurs considèrent le résultat comme indiquant une complète indifférence pour le budget dans les masses populaires. Les dépêches annoncent maintenant—corollaire de cette élection—que les chefs conservateurs dans la Chambre des lords ont décidé de rejeter le budget, ce qui équivaldrait à dire qu'il y aura des élections générales dans le mois de janvier. Il semble que, depuis le discours virulent de M. Lloyd-George à Newcastle, il se soit fait une réaction contre le gouvernement et que celui-ci ait perdu du terrain dans l'opinion.

La Chambre des lords a adopté le bill du gouvernement relatif aux terres d'Irlande, mais avec des amendements que le ministère ne veut pas accepter. Le premier ministre a annoncé qu'il en proposerait le rejet le 5 novembre, et que la Chambre des communes s'ajournerait ensuite au 23. C'est dans cet intervalle que la Chambre des lords aura à statuer sur le budget. Ce mémorable imbroglio politique est donc sur le point d'entrer dans une phase décisive.

* * *

Les journaux français nous ont apporté le texte d'une lettre des évêques relative à la brûlante et vitale question scolaire. Elle est admirable et nous estimons très opportun d'en signaler et d'en commenter ici les points les plus saillants. Les évêques français commencent par déclarer que la famille est une société établie par Dieu, que l'homme ne peut détruire, et qu'elle doit vivre dans l'Etat sans se confondre avec lui. C'est aux pères et mères que les enfants appartiennent puisqu'ils sont les os de leurs os et la chair de leur chair.

«C'est vous, leur dit la lettre épiscopale, qui, après leur avoir donné la vie du corps, avez le droit imprescriptible de les initier à la vie de l'âme. Dans l'oeuvre de l'éducation, l'Etat peut vous aider et vous suppléer, mais non vous supplanter. C'est à tort qu'il invoque, pour justifier ses prétentions, ce qu'on appelle le droit de l'enfant. L'enfant n'a pas de droit qui puisse prévaloir contre les droits de Dieu, en qui nous sommes obligés, dès

l'éveil de notre raison, de reconnaître notre principe et notre fin; il n'a pas, notamment, le droit de refuser jusqu'à 18 ans, selon la théorie d'un sophiste qui fut un mauvais père, l'instruction religieuse que les parents sont tenus de lui donner ou de lui faire donner."

L'école est le prolongement de la famille, et les parents peuvent accomplir leur mission éducatrice soit par eux-mêmes, soit par d'autres. Comme ils la confient d'ordinaire à l'école, il semble opportun, au milieu des conflits présents, de rappeler les droits et les devoirs des parents au sujet de cette institution considérée à juste titre, comme la prolongation de la famille, puisque le maître n'y instruit les enfants qu'en vertu d'une délégation des parents auxquels ils appartiennent. Les pères et les mères ont donc d'abord le droit et le devoir de choisir pour leurs enfants une école où ceux-ci puissent être élevés comme leurs croyances le réclament. Et ils ont en second lieu le droit et le devoir de surveiller cette école et d'en retirer au plus tôt leurs enfants, lorsqu'il apparaît qu'elle constitue pour eux un péril prochain de perversion morale et, par suite, de damnation éternelle.

Quelle école choisiront-ils? Il y a en France actuellement deux sortes d'écoles; l'école libre ou chrétienne, et l'école publique ou neutre. Les évêques définissent ainsi la première:

"L'école libre ou chrétienne est celle où le maître possède, avec les aptitudes pédagogiques nécessaires, le bonheur de croire, et le courage de vivre selon sa croyance, imitant ainsi l'instituteur divin, dont les Saints Livres racontent qu'il eut soin de pratiquer sa morale avant de l'enseigner.

"L'école chrétienne est celle où le maître inscrit au premier rang dans ses programmes, la science religieuse, place entre les mains de ses élèves des livres d'une orthodoxie parfaite et crée autour d'eux une atmosphère favorable à l'épanouissement de leur foi et de leur vertu.

"Cette école, vos enfants devraient la rencontrer partout, et l'Etat serait tenu, en bonne justice, de la mettre à la disposition des familles, surtout dans un pays comme le nôtre, où l'immense majorité professe la religion catholique. Car, ainsi que le disait, avec une suprême autorité le pape Léon XIII: "Il importe souverainement que des enfants nés de parents chrétiens, soient

de bonne heure instruits des préceptes de la religion, et que l'enseignement par lequel on a coutume de préparer l'homme et de le former dès le premier âge ne soit pas séparé de l'éducation". (Encyc. *Nobilissima Gallorum Gens.*)

Les vrais catholiques ont donc toujours compris la nécessité de l'école chrétienne et ils ont fait de généreux sacrifices pour multiplier dans les villes et les campagnes ces foyers de science et de religion où donnait carrière le dévouement de maîtres au zèle éclairé par la foi, et vivifié par la charité, dont la compétence avait été maintes fois reconnue par des jurys non suspects de partialité. Lorsque la tempête qui sévit encore renversa ces établissements et dispersa ces maîtres, il s'est rencontré des concours admirables pour relever ces ruines. Toutefois le nombre des écoles relevées depuis la proscription des communautés enseignantes n'est pas suffisant, et il faut les augmenter, sans cesse. La construction d'une école catholique est aussi nécessaire que celle d'une église. Qu'importeraient des églises si elles restaient vides, et elles se videraient bientôt si les écoles sans credo attiraient à elle toutes les jeunes générations.

En face de l'école libre ou chrétienne se dresse l'école publique ou neutre. Les évêques en rappellent les origines et le caractère :

"Il y a environ trente ans que, par une déplorable erreur ou par un dessein perfide, fut introduit dans nos lois scolaires le principe de la neutralité religieuse : principe faux en lui-même et désastreux dans ses conséquences. Qu'est-ce, en effet, que cette neutralité, sinon l'exclusion systématique de tout enseignement religieux dans l'école, et par suite, le discrédit jeté sur des vérités que tous les peuples ont regardées comme la base nécessaire de l'éducation."

Les Souverains-Pontifes l'ont avec raison condamnée. Pie IX la réprouvait notamment dans sa lettre à l'archevêque de Fribourg. Après avoir condamné la neutralité dans l'enseignement supérieur, il ajoutait :

"Ce détestable mode d'enseignement, séparé de la foi catholique et de la tutelle de l'Eglise, produira des effets plus funestes encore s'il est appliqué aux écoles populaires, car, dans ces écoles, la doctrine de l'Eglise doit tenir la première place. . . .

La jeunesse est donc exposée au plus grand péril, lorsque, dans ces écoles, l'éducation n'est pas étroitement unie à la doctrine religieuse."

Léon XIII à son tour, parlant de l'union nécessaire de l'enseignement avec l'éducation religieuse, prononçait ces paroles énergiques :

"Séparer l'un de l'autre, c'est vouloir que, lorsqu'il s'agit d'un devoir envers Dieu, l'enfant reste neutre. Système mensonger et désastreux dans un âge si tendre, puisqu'il ouvre la porte à l'athéisme et la ferme à la religion." (*Encyc. Nobilissima Gallorum Gens.*)

Il enseignait la même doctrine aux évêques de Bavière (2 déc. 1887), et, à ceux du Canada, il déclarait que "l'école neutre est contraire à la foi, aux bonnes moeurs et au bien social". (8 déc. 1897.)

"L'école neutre a été réprouvée par l'Eglise, déclarent les vénérables signataires de cette belle lettre, et cette réprobation que certains esprits taxent d'intolérance, se justifient sans peine. N'est-il pas permis de voir dans la suppression de tout enseignement religieux à l'école l'une des principales causes du mal profond dont souffre la France et qui atteint à la fois la famille, la morale et le patriotisme?"

Voilà les principes, voilà la doctrine obligatoire pour tous les catholiques. Cependant, en fait l'école neutre existe partout, elle est en pleine opération d'un bout à l'autre de la France, tandis que çà et là l'école libre n'a pu encore s'implanter. Et alors une question angoissante se pose à la conscience des pères et mères de familles : leur est-il permis d'envoyer leurs enfants à l'école neutre? Voici la réponse des évêques :

"Nous répondons d'abord que c'est un devoir rigoureux, partout où il existe une école chrétienne, d'y envoyer vos enfants, à moins qu'un grave dommage ne doive en résulter pour eux et pour vous.

"Nous répondons, en second lieu, que l'Eglise défend de fréquenter l'école neutre, à cause des périls que la foi et la vertu des enfants y rencontrent. C'est là une règle essentielle qu'on ne doit jamais oublier.

"Il se présente néanmoins des circonstances où, sans ce principe fondamental, il est permis d'en tempérer l'application.

L'Eglise tolère qu'on fréquente l'école neutre quand il y a des motifs sérieux de le faire. Mais on ne peut profiter de cette tolérance qu'à deux conditions : il faut que rien dans cette école ne puisse porter atteinte à la conscience de l'enfant ; il faut, en outre, que les parents et les prêtres suppléent, en dehors des classes, à l'instruction et à la formation religieuses que les élèves n'y peuvent recevoir."

Ces règles de conduite ajoutent les évêques, obligent sous peine de faute grave, et il ne serait pas permis d'absoudre, au tribunal de la pénitence les parents qui, avertis de leur devoir, négligeraient de le remplir.

Autre question : l'école qui s'appelle neutre est-elle neutre ? Les évêques de France affirment le contraire pour un grand nombre d'écoles. "Les instituteurs qui les dirigent, disent-ils, ne se font pas scrupule d'outrager la foi de leurs élèves, et ils commettent cet inqualifiable abus de confiance, soit par les livres classiques, soit par l'enseignement oral, soit par mille autres industries que leur impiété leur suggère." Que vaut maintenant cette déclaration du fameux promoteur parlementaire de l'école neutre, Jules Ferry, qui s'écriait à la tribune française, en 1882 :

"Si un instituteur public s'oubliait assez pour instituer dans son école un enseignement hostile, outrageant contre les croyances religieuses de n'importe qui, il serait aussi sévèrement et aussi rapidement réprimé que s'il avait commis cet autre méfait de battre ses élèves ou de se livrer contre leur personne à des sévices coupables."

Ces promesses solennelles sont aujourd'hui oubliées ou méconnues. Trop souvent la neutralité est violée par des instituteurs qui semblent avoir pour principal objectif de façonner des libres-penseurs. En présence d'un pareil état de choses, les évêques sont tenus d'élever la voix.

"Devant ce travail impie, s'écrient-ils, nous nous sentons obligés par notre conscience épiscopale de vous rappeler le *Non licet* de l'Evangile. Non, il ne vous est pas permis de choisir pour vos enfants une école de quelque ordre qu'elle soit, où ils seraient élevés dans le mépris des enseignements, des préceptes et des pratiques de notre sainte religion ; en le faisant, vous

coopérez à l'oeuvre la plus funeste, et cette complicité, gravement coupable, vous rendrait indignes des sacrements de l'Eglise."

Les parents ont en outre le droit et le devoir de surveiller l'école où ils envoient leurs enfants; ils doivent tout contrôler, livres, cahiers, images, etc. Et, pour leur faciliter la tâche, les évêques ont cru utile de signaler quelques ouvrages scolaires qui méritent réprobation. "Usant d'un droit inhérent à notre charge épiscopale, et que les lois et les tribunaux chercheraient en vain à nous contester, déclarent-ils, nous condamnons collectivement et unanimement certains livres de classes qui sont plus répandus, et dans lesquels apparaît davantage l'esprit de mensonge et de dénigrement envers l'Eglise catholique, ses doctrines et son histoire." La lettre pastorale est suivie d'une liste des ouvrages ainsi condamnés. Ce sont les *Histoires de France*, de Calvet, de Gauthier et Deschamps, de Brousolette, de Guiot et Mane, de Rogie et Despiques, de Devinat, d'Aulard et Debiddour; les *Petites lectures sur l'histoire de la civilisation française*, de Rogie et Despiques; les *Eléments d'instruction civique*, d'Aulard; les *Leçons de morale*, d'Albert Bayet; le *Cours de morale* de Jules Payot; *La morale à l'école*, du même; les *Manuels d'éducation morale, civique et sociale*, et de *lectures classiques* de Primaire.

Les évêques conjurent les pères de famille d'être vigilants et intrépides dans l'exercice de leurs droits et l'accomplissement de leurs devoirs.

"Si à l'aide de la vigilance éclairée que vous inspirera votre foi, leur disent-ils, vous venez à découvrir que l'école, au lieu de rester neutre, n'est plus, suivant une définition célèbre, qu'un moule où l'on jette un fils de chrétien pour qu'il s'en échappe un renégat, vous n'hésitez pas à en retirer promptement vos fils et vos filles.

"Une loi en préparation vous rendra peut-être bientôt plus difficile l'exercice de l'autorité paternelle; mais, quelques entraves que vous rencontriez du côté de la loi humaine, désireux avant tout d'observer la loi divine qui vous ordonne d'arracher au péril l'âme de vos enfants, vous vous souviendrez de la conduite des apôtres devant les premiers persécuteurs de l'Eglise,

et vous répondrez à ceux qui vous conseilleraient une attitude différente: *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.*"

D'ailleurs dans la lutte qui s'annonce, les chefs de l'Eglise de France donneront l'exemple aux fidèles. Ils seront au premier rang de la bataille, à la tête de l'armée catholique, prêts à recevoir en face les coups de l'ennemi. "En vous rappelant vos devoirs d'éducateurs, disent-ils, nous ne pouvons oublier ceux que nous impose la paternité spirituelle dans nous sommes investis à l'égard de vos enfants. Aussi nous nous déclarons prêts à tout souffrir pour vous aider à les défendre contre les périls de l'école et à leur conserver, avec l'inestimable trésor de la foi, les belles espérances dont il est le gage, pour la vie présente et pour la vie future."

Les évêques évoquent ici la grande et émouvante figure de Jeanne d'Arc, la sainte héroïne française qui s'écriait jadis: "Les hommes d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire". La bataille pour l'école chrétienne, pour l'âme des générations qui se lèvent, sera rude sans doute, mais en combattant, comme Jeanne d'Arc, sous l'étendard de Jésus et de Marie, les catholiques peuvent espérer la victoire. Et la lettre épiscopale se termine par cette prière et par ce vœu: "Puisse cette victoire nous procurer bientôt le régime scolaire qu'un peuple, épris de justice et de liberté comme la France, doit ambitionner par-dessus tout, et que les tristes résultats de l'école neutre nous font désirer plus vivement encore, dans l'intérêt de la famille, de la religion et de la patrie."

Ce mémorable document est signé par tous les cardinaux, archevêques et évêques de France. La presse catholique l'a accueilli avec une respectueuse admiration. La presse sectaire a vociféré des injures, comme on pouvait s'y attendre. Et elle a dénoncé la "violence" et "l'esprit d'agression" de ces évêques qui osent se plaindre que l'école neutre et les livres neutres attaquent la religion et cherchent à ruiner la foi chrétienne dans l'âme des petits Français.

* * *

Certains journaux modérés — le *Temps* entre autres — ont déploré que les évêques aient sonné ce coup de clairon au moment où un souffle d'apaisement tombait des hauteurs ministé-

rielles. Pourquoi ces récriminations intempestives lorsqu'un excellent homme comme M. Briand est premier ministre et prononce des paroles si conciliantes? Dès son arrivée au pouvoir, n'a-t-il pas parlé de détente et de concorde? Et depuis n'a-t-il pas, à maintes reprises, manifesté les mêmes dispositions?

Le discours prononcé par lui à Périgueux est venu donner à ces modérés un nouveau sujet d'homélie à l'adresse des évêques trop militants. Ce discours, habile et effroyablement perfide, comme tous ceux qui tombent des lèvres de M. Briand, a été prononcé le 9 octobre. Le successeur de M. Clemenceau y a développé avec plus d'ampleur que jamais son thème favori. Il veut la détente, il veut l'apaisement, il veut l'union, la concorde, la fraternité. Il l'a déclaré dès que la confiance du président de la République l'a appelé à la tête du gouvernement. Malheureusement on n'a pas suffisamment rendu justice à ses intentions:

"Messieurs, s'est écrié M. Briand, ces mots: détente et apaisement, comment les a-t-on compris?"

"Ah! je sais que, dans la masse profonde du pays, celle qui ne se laisse pas absorber par d'étroites et mesquines préoccupations de coteries, on a compris.

"On a dit généralement: c'est la possibilité de l'union des Français dans un gouvernement de liberté et de justice.

"Mais certains se sont demandé: ce mot "détente" est-il pour nous contre d'autres?"

"Est-il pour d'autres contre nous?"

"Eh bien! messieurs, je le prononce dans son acception la plus large, dans la seule qui soit possible actuellement.

"Nous voulons être un gouvernement de détente pour tous les citoyens, nous voulons donner à tous, sans distinction de parti, la liberté à laquelle ils ont droit pour exprimer leur opinion, pour émanciper leur conscience, et la justice sans laquelle il n'est pas de pays heureux, sans laquelle surtout il n'est pas de République."

On serait tenté d'applaudir à de telles déclarations si l'on ne se rappelait que son auteur a été l'un des principaux artisans de la loi qui a spolié l'Eglise, qui l'a emprisonnée dans des liens savamment noués, qui l'a soumise à un régime d'arbitraire et

d'oppression, en vertu duquel les évêques sont traînés devant les tribunaux parce qu'ils osent "exprimer leur opinion". Les actes de M. Briand sont là pour démentir ses paroles. Et même ses paroles d'autrefois sont là pour démentir ses paroles d'aujourd'hui. En effet, vers la fin de son discours il a voulu entonner un couplet patriotique. Il a parlé de l'armée, de la défense nationale, de la patrie, en termes chaleureux. Rien de l'antimilitariste et de l'hervéiste ! Et cependant c'est ce même homme qui, naguère, comparaisait pour Hervé à la barre d'un tribunal et se solidarisait avec lui de la façon suivante :

"C'est la troisième fois que je parle à cette barre pour la défense du *Pioupiou de l'Yonne* et de ses rédacteurs ordinaires.

"J'aime à le déclarer, je ne suis pas amené ici par le hasard de la clientèle, je ne suis point aujourd'hui un avocat plaidant pour des clients. Je suis ici en pleine et entière communion d'idées avec des amis dont j'aurai moins à défendre la liberté, qu'à expliquer, qu'à justifier la pensée et les écrits."

Et quelles étaient ces idées de Gustave Hervé avec lesquelles M. Briand se proclamait en entière communion ? Les voici :

"Tant qu'il y aura des casernes pour l'édification et la moralisation des soldats de notre démocratie, je voudrais qu'on rassemblât dans la cour du quartier toutes les ordures et tout le fumier de la caserne et que, solennellement, en présence de toutes les troupes en tenue numéro un, au son de la musique militaire, le colonel en grand plumet, vînt y planter le drapeau du régiment."

Il n'est pas surprenant après cela que M. Hervé accuse maintenant son ancien ami et défenseur "d'effronterie dans le mensonge et dans le reniement". M. Briand est un orateur étonnamment persuasif, un homme politique ondoyant et souple ; mais il faudra autre chose que son discours de Périgueux pour faire croire aux gens clairvoyants qu'il veut sincèrement la paix, la liberté et la justice pour tous les Français, y compris les catholiques et les évêques.

* * *

L'Espagne a vu s'accomplir de graves événements durant le mois qui s'achève. Nos lecteurs savent de quelle explosion

révolutionnaire la ville de Barcelone avait été le théâtre à l'occasion de la campagne du Maroc. Une fois l'insurrection sanglante réprimée, le gouvernement espagnol s'était efforcé d'en rechercher les instigateurs. Un des pires révolutionnaires de l'Espagne et de l'Europe, Francesco Ferrer fut arrêté et traduit devant un conseil de guerre. Là, après avoir subi régulièrement son procès, suivant toutes les formes et toutes les prescriptions de la loi militaire, il fut convaincu de provocation criminelle à la révolte et à la prise d'armes des bandits qui ont semé la ruine, le pillage, l'incendie et le carnage sur la ville de Barcelone. Plus coupable que plusieurs de ceux qui avaient été pris les armes à la main, Ferrer fut condamné à mort. Alors un cri de fureur retentit dans le monde socialiste et anarchiste. On fit entendre contre le gouvernement espagnol des menaces furibondes. On voua ses chefs aux dieux infernaux s'ils osaient laisser libre cours à la justice. On annonça des représailles éclatantes. Le ministère espagnol ne recula pas, et Ferrer fut exécuté. Alors on vit ce que peuvent les loges et les associations révolutionnaires. Une formidable campagne de presse, qui entraîna jusqu'à des journaux modérés, se déclina en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, en Europe et en Amérique. La mort de Ferrer fut proclamée un crime par les plus violents, et au moins une erreur fatale par les plus calmes. Il fut exalté comme un martyr, un martyr de la pensée libre immolé par la réaction catholique et monarchique. On souleva des bandes pour aller faire des manifestations violentes devant les ambassades d'Espagne dans les capitales européennes. Des scènes de désordre et de sauvagerie se produisirent à Paris et ailleurs. En un mot la Révolution cosmopolite montra partout sa figure sinistre et fit entendre sa voix hurlante. C'est qu'elle se sentait atteinte d'un coup mortel. Ferrer était un malfaiteur public, un de ces scélérats intellectuels qui, du fond de leur cabinet, accomplissent dans le monde une œuvre maudite. C'était un docteur d'anarchie, un protagoniste de l'assassinat politique, un professeur de révolution, un de ces êtres néfastes dont les écrits provocateurs et suggestifs chargent les bombes et font s'aiguiser les poignards. Déjà

on l'avait à bon droit suspecté d'avoir été mêlé à l'attentat où Alphonse XIII et sa jeune épouse avaient failli succomber au jour de leur mariage. Il avait échappé faute de preuves. Cette fois les preuves n'ont pas fait défaut. L'exécution de Ferrer a été juste et politique. Voici comment M. François Veillot l'a apprécié dans l'*Univers* :

“Alphonse XIII et M. Maura ont agi comme eût fait un Garcia Moreno. Ferrer avait directement, sciemment, persévéramment excité le peuple à la révolution brutale, incendiaire et sanglante. Ses provocations ont été suivies d'effet. La cour martiale a constaté qu'il méritait la mort. Le gouvernement a ordonné l'exécution. Les parents et les amis du malheureux ont le droit de pleurer. Les consciences loyales et saines ont le devoir de reconnaître un acte de justice.”

Malheureusement cet acte de justice semble avoir déterminé la chute du cabinet qui l'a accompli. Le ministère présidé par l'éminent M. Maura, a succombé dans la tourmente soulevée par l'exécution de Ferrer. Les dépêches laissent croire qu'il n'a pas été suffisamment soutenu par le roi. S'il en est ainsi nous le regrettons pour Alphonse XIII. M. Maura est le plus grand homme d'Etat de l'Espagne. Il a le talent, la probité et le caractère. Le jeune roi a commis une lourde faute envers lui-même, envers sa couronne et envers son peuple, s'il a contribué à la chute de don Antonio Maura, et à l'avènement de M. Moret. Durant ses deux ou trois années de pouvoir le ministère Maura avait fait faire d'immenses progrès à l'Espagne au point de vue administratif et social. Il avait accompli de salutaires réformes et relevé le prestige de la monarchie. C'était un des meilleurs gouvernements de l'Europe. Aussi les meneurs occultes de la maçonnerie universelle et les sectes anarchistes avaient-ils juré sa perte.

Le nouveau régime ne promet rien de bon. Un chef radical a salué en ces termes le ministère Moret : “Le cabinet est en bonne partie anticlérical, et on peut donc espérer voir bientôt surgir une politique anticléricale si nécessaire à l'Espagne”. Ce qui vient de se passer à Madrid est un triomphe de la Révolution.

* * *

Au Canada, à part le grand concile plénier qui s'achève, les événements saillants ont été rares en ces derniers temps. Mais la session fédérale qui va s'ouvrir le 11 novembre nous apportera du nouveau.

Thomas Chapais.

Québec, 31 octobre 1909.